

# FRONT IÈRES

## Les étudiants participants

Kamelia Aimard  
Arsène Augustin  
Maya Barré  
Emma Catherine  
Lola Crepin  
Pierre Despreaux  
Romane Ferrière  
Elisa Guérard  
Alicia Héder  
Sarah Jean  
Antonin Lançon  
Inès Lawal

Adèle Lefort  
Vincent Legardien  
Jade Loiseau  
Justine Marceaux Dufour  
Maiwenn Martinez-Garcia  
Syuzanna Mikaelyan  
Faustine Osmont  
Cyann Piard  
Alix Prin  
Josephine Vialle  
Tanguy Viano  
Louna Zych-Minkine

## Sommaire

### Alger, juin 2023

Kamélia Aimard  
*page 14*

### La discussion

Arsène Augustin  
*page 16*

### L'héritage du silence

Maya Barré  
*page 20*

### Les yeux noirs

Emma Catherine  
*page 22*

### Le renouveau

Lola Crépin  
*page 26*

### Les ombres de l'indifférence

Pierre Despreaux  
*page 30*

### Sable chaud, frontières et boucs émissaires

Romane Ferrière  
*page 32*

### Faux-semblants

Elisa Guérard  
*page 36*

### La bataille des émotions

Alicia Héder  
*page 40*

### Sous le Ciel d'Assouan

Sarah Jean  
*page 42*

### Géhenne

Antonin Lançon  
*page 46*

### L'ouverture

Inès Lawal  
*page 50*

### « Quand les frontières ne sont plus seulement de territoire, mais aussi de peur et de haine »

Adèle Lefort  
*page 54*

### La montagne... cette bête

Vincent Legardien  
*page 58*

### La Frontière

Jade Loiseau  
*page 60*

### « Stockholm »

Justine Marceaux Dufour  
*page 62*

### Femme fatale, femme létale

Maïwenn Martinez-Garcia  
*page 66*

### Frontières :

#### Une Vie en Mouvement

Syuzanna Mikaelyan  
*page 70*

### Les bombes, c'était des Do

Faustine Osmont  
*page 72*

### Seametièrè

Cyann Piard  
*page 74*

### Le dernier rendez-vous

Alix Prin  
*page 78*

### Où va l'humanité ?

Joséphine Vialle  
*page 88*

### Plaidoyer pour l'abolition de la frontière entre la réalité et le rêve

Tanguy Viano  
*page 92*

### Donde los ricos abortan

#### y los pobres sangran

Louna Zych-Minkine  
*page 98*

## Présentation du projet

L'année dernière, dans le cadre de notre deuxième année au sein du Collège d'Excellence de la Faculté de Droit, nous avons eu l'opportunité de participer à un atelier théâtral, accompagnés de l'autrice, comédienne et metteuse en scène Laetitia Ajanohun. Cette expérience s'est déroulée tout au long de l'année et s'est divisée en plusieurs sessions avant d'arriver au résultat final d'un ensemble de pièces de théâtre que la lecture de ce livre vous fera découvrir.

Ce projet a commencé par un moment de rencontre, à l'occasion duquel chaque participant s'est présenté. Nous avons énoncé cinq phrases personnelles pour nous présenter, ce qui nous a permis de mieux nous connaître et de créer une atmosphère de confiance pour la suite de l'atelier. Ces premiers échanges ont été essentiels pour renforcer la cohésion du groupe et nous rendre plus à l'aise dans l'exercice à venir.

Afin de faire le lien avec notre thème de l'année intitulé « Les Frontières », nous avons non seulement réfléchi de manière collective aux significations plurielles que pouvait revêtir cette notion mais également partagé nos idées sur ce que ce thème évoquait pour chacun d'entre nous. Les diverses perceptions du mot « frontières », quelles soient physiques, sociales ou géographiques, ont servi de point de départ dans l'imagination de nos pièces théâtrales.

Sous les conseils précieux de Laetitia Ajanohun, un véritable travail d'écriture s'est mis en place. Nous avons commencé par quelques lignes puis des scènes complètes se sont peu à peu élaborées. Ensuite, la lecture de nos pièces à

l'oral, nous a permis de se conseiller collectivement sur les idées pertinentes et le travail qu'il nous restait à accomplir.

À l'issue de cette phase d'écriture, nous avons débuté le jeu, explorant ainsi la transition entre l'écriture et la pratique théâtrale. C'était un moment d'expérimentation et de réflexion, parfois nouveau pour certains, mais au cours duquel chacun a eu la chance de contribuer à l'évolution et à la concrétisation de sa pièce.

Le travail avec Laetitia Ajanohun, au moment de donner vie à nos idées, a été particulièrement dense. Elle nous a appris à transmettre des émotions à travers la mise en œuvre de dialogues, de silences, de cris. Chacun a pu compter sur la participation de tous les membres du groupe pour réaliser la mise en scène de son choix et concrétiser ses idées.

Enfin, nous avons ensemble exploré les différentes façons de structurer notre représentation finale, pour fluidifier les transitions de manière cohérente. À travers des répétitions et des ajustements, nous avons ainsi réussi à créer un spectacle reflétant notre réflexion collective sur le thème des frontières. Cette expérience a été un véritable voyage créatif et humain, qui nous a permis de mieux nous connaître tout en développant nos compétences d'écriture et de mise en scène théâtrales.

## Le Collège d'Excellence de la Faculté de Droit de Caen

Dans le cadre du Collège d'Excellence de la Faculté de Droit de l'université de Caen, plusieurs étudiants de la Faculté de Droit, de la L1 au M1, s'investissent pleinement dans des projets stimulants.

Nous avons ainsi la chance, en parallèle de nos études, d'assister à de nombreuses conférences et cours d'anglais sur des sujets variés, ainsi qu'à des enseignements méthodologiques préparant aux examens post-universitaires, notamment sur la note de synthèse, la dissertation et le commentaire de culture générale.

Après les thèmes de la Modernité (2018), de la Tradition (2019), de la Révolution (2020), de la Mémoire (2021) et du Temps, (2022), l'année 2023-2024 a été jalonnée par la réflexion autour de la Frontière, donnant lieu à des interventions passionnantes qui ont renforcé notre esprit critique et d'analyse dans une perspective pluridisciplinaire.

La participation à la réalisation d'événements tels que *la Nuit du Droit* ont su par ailleurs démontrer nos capacités à nous engager dans des projets de groupe de grande ampleur.

L'atelier théâtral s'inscrit dans cette dynamique et fut une source de stimulation aussi bien intellectuelle que personnelle.

C'est avec cette envie croissante d'apprendre et de s'ouvrir que nous poursuivons l'année 2024-2025 sur le thème des Biens.

## Le Module Jean Monnet



Le Module Jean Monnet axé autour de la Mémoire et de l'Avenir de l'Union européenne est porté par la faculté de Droit de l'université de Caen Normandie en lien avec la Commission Européenne.

Module, puisque les étudiants ont la possibilité d'accéder à une formation pluridisciplinaire innovante à travers deux parcours : un cycle de visioconférences en distanciel et une école d'été en présentiel.

Jean Monnet, en référence au pionnier de l'ombre français de la construction européenne.

Mémoire et avenir, car une construction régionale s'inspire des systèmes juridiques mis en place dans les États mais aspire aussi à créer, renouveler, adapter, modifier ces règles afin qu'elles épousent aux mieux les objectifs et attendus européens.

Les onze conférences dispensées par des universitaires et praticiens du droit apportent un regard juridique et pratique sur les institutions européennes, les pères fondateurs, l'Histoire ou encore les défis auxquels l'Union européenne doit faire face.

Ce cycle de visioconférences s'accompagne d'un dispositif complémentaire consistant en des conférences en présentiel, séances de travail ludiques et actions culturelles.

Par ailleurs, une école d'été est proposée par le Module durant deux semaines afin de s'imprégner et plonger au cœur du système européen de manière approfondie, passionnante et enrichissante (28h) tout en améliorant sa pratique de la langue anglaise (22h30).

Les participants au Module Jean Monnet, en plus d'avoir acquis de solides connaissances sur la construction européenne, pourront valoriser leur expérience avec l'obtention d'un open badge.

## Le mot des codirectrices

Le Collège d'Excellence de la Faculté de Droit (CEFD) est une formation complémentaire à la licence de droit, gratuite et sélective qui s'adresse aux étudiants en droit souhaitant enrichir leur cursus juridique. Le cursus s'étend sur quatre années : de la première année de licence à la première année de master.

Les étudiants du CEFD ont l'opportunité, au cours et en parallèle de leur formation, d'accéder et de prendre part activement à des événements variés tels que des conférences mensuelles plénières juridiques et pluridisciplinaires (littérature, art, sciences politiques, histoire, neurosciences), des procès fictifs, des enseignements de culture générale, des cours visant à maîtriser les différents exercices de type concours (oral de culture générale, dissertation de culture générale, note de synthèse) ainsi que des sorties culturelles (théâtre, cinéma, musée, ...).

Le Collège leur apporte également un enseignement supplémentaire en anglais en classes par niveau, avec la possibilité de suivre une préparation au Certificat de Compétences en Langues de l'Enseignement Supérieur, niveau B2, lors de la troisième année.

Ce cursus vise à élargir les horizons culturels des étudiants concernés, à améliorer leur niveau en anglais ainsi qu'à mieux les préparer aux épreuves des concours et examens post-universitaires. C'est également un espace d'autonomie, où les étudiants sont encouragés à se réinventer, à être force de proposition, à initier des projets et à devenir acteurs de leur parcours. Sans note ni diplôme, le CEFD donne autant qu'on lui donne. Ce projet d'écriture

théâtral en est un exemple : après un investissement considérable pour préparer une séance de spectacle très émouvante, le résultat de ce travail est publié pour la troisième année de suite. En tant que codirectrices du CEFD, nous ne pouvons qu'en être fières.

**Eleonora Bottini et Armelle Gosselin-Gorand**  
**Codirectrices du CEFD**

## Le mot de Laetitia Ajanohun

Derrière le titre prestigieux du *Collège d'Excellence de la Faculté de Droit de Caen*, se cache, cette année-là, un groupe d'étudiants et d'étudiantes avoisinant la vingtaine, armé pour l'aventure.

Ils sont curieux, prêts à tenter, buter, recommencer.

Certains sont loquaces, d'autres sont plus réservés.

Le groupe est à l'écoute et soudé.

Ils ont dans leur bagage une approche de l'écriture d'un plaidoyer et une maîtrise plus ou moins grande de la prise de parole.

Je leur propose de bifurquer.

Je les invite à s'affranchir du besoin de convaincre, à chercher à faire dialoguer des vents contraires, à prendre des chemins de traverse.

« Frontières » sera notre thème.

Nous commencerons par lui offrir plusieurs définitions, des plus évidentes ou plus poétiques, des plus sclérosantes ou plus dynamiques.

Des pistes pour permettre de créer des situations qui provoqueront l'urgence du dire.

Comment écrit-on une parole ?

Comment la rendre singulière ?

Comment définit-elle par strates celle ou celui qui parle ?

Qui sont ces personnages ?

Que veulent-ils révéler d'eux-mêmes ?

Écrire du théâtre c'est sans doute, d'abord, se poser des questions, faire des choix, y répondre partiellement.

Et parce que l'écriture dramatique demande à être incarnée, ils deviendront metteurs-en-scènes et acteurs de leurs écrits.

Chacune et chacun, avec sincérité, ont joué le jeu.

Ils ont trouvé leur voix, leur place.

Le résultat fut un montage hétéroclite, passant du monologue intime, à la farce politique, du poème dramatique à la choralité, du théâtre absurde à la pièce magico-tragique.

Enrichissante fut l'expérience et joyeux fut le résultat.

Je les en remercie.

**Laetitia Ajanohun**

## Alger, juin 2023

### *Scène I (unique)*

En passant par la porte, en montant les marches pour rejoindre cette maison c'est là que je réalise, que tout se bouscule et que je me dis, les mains chargées par mes valises de 30 kg : tu l'as fait, tu as passé la frontière, tu es de l'autre côté, il n'y a plus de barrière, vous êtes dans la même pièce. Finalement, cette mer Méditerranée, écran entre mon pays natal et mon autre chez moi, je peux m'y baigner, la toucher, et savourer ce sentiment de ne plus être enfermée par quoi que ce soit, d'être au-dessus de cet obstacle.

Ça, c'est ce que j'espère me dire en arrivant chez ma grand-mère, dans sa maison qui est restée la même dans cette petite ville située à côté de la capitale. Je sais où je vais, j'entends déjà cette langue, je sens déjà cette odeur, je vois déjà ces visages.

Assise dans le taxi, ou plutôt une voiture toute vétuste, et le temps où je me parle toute seule commence. Je repense d'abord à la France, à l'Algérie, ces deux terres, amies ou ennemies, séparées non pas par une ligne mais bien par une eau, un bassin, et puis un avion. L'atmosphère est-elle toujours la même ? Le soleil tape-t-il toujours aussi fort ? La relation que j'ai avec ma grand-mère sera-t-elle toujours la même ? Est-ce que je vais retrouver ce même sentiment qu'il y a douze ans ? La pizzeria que j'aimais tant existe-t-elle encore ? Les retrouvailles seront-elles comme je l'espère ?

Quelques kilomètres, à peine le temps de revenir à la réalité et que ma mère paye le conducteur de taxi, et me voilà, toujours dans la voiture, mais face à cette maison. C'est le moment, à peine la voiture stationnée, j'ouvre la portière, je sors de la voiture, impatiente à l'idée de la retrouver mais voilà, une nouvelle barrière, un nouvel obstacle, cette porte noire toujours difficile à ouvrir et

malgré cela cette émotion, l'emballement de ma grand-mère que je ressens déjà derrière elle.

Pourquoi, alors que j'attends ce moment depuis des lustres, je commence à stresser ? Où sont mes valises ? Quelle réaction va-t-elle avoir ? Je suis enrhumée, où ai-je laissé mes mouchoirs ? Va-t-elle me reconnaître ? Il n'y a plus le temps pour les questions, ma mère ouvre cette porte noire et le visage de ma grand-mère.

Alger, juin 2023, 26 juin 2023, 21h48. On lui parlerait sans doute d'un jour marqué de banalité, d'un jour dissimulé parmi tant d'autres durant cet été, mais elle le ressent encore, il était pour elle synonyme de sérénité. En franchissant cette porte et en la prenant dans ses bras, elle l'a su : elle serait face à la mer, à sa langue maternelle, aux bains de minuit, à la nourriture, aux mosquées, au marché, aux escapades, au soleil, et même au trop de soleil au vu des 50 degrés qui l'attendent, mais elle sera surtout là, avec elle.

**Kamélia Aimard**

## La discussion

Le père – « Tu sais quand j'avais ton âge...

Le fils enlève ses écouteurs

Le fils – Hmm ?

Le père – Je disais que quand j'avais ton âge j'étais un gamin un peu angoissé par tout, les cours, mes parents qui me mettaient la pression... C'est seulement quand l'été arrivait que je pouvais être finalement moi-même, relâcher tout, plus de tensions, et ça se traduisait par le fait d'arriver dans cette maison, c'est pour ça qu'elle est si importante, j'y ai vraiment...

Le fils – ... Passé toute ta jeunesse oui je sais, tu faisais tout le temps des randonnées, tu jouais à la pétanque, tu construisais des cabanes avec tes cousins et tu t'y es marié, tu sais, tu m'as déjà raconté tout ça hein.

Le père soupire et met un CD de Supertramp dans le lecteur de la voiture, le fils avait déjà remis ses écouteurs

Le père – Tu sais j'écoutais ça pendant mes études, j'adorais, j'écoutais ça avec mon Walkman.

Le fils – Oui parce que vous aviez pas de téléphone à l'époque, je sais.

Le père – Bon, c'est pas la peine d'être désagréable non plus.

Le fils – Et voilà, je dis un truc et c'est forcément moi qui suis en tort.

Le père – C'est pas ce que je dis, j'essaye juste d'avoir une conversation avec mon fils qui, j'ai l'impression, n'en a rien à faire de son père.

Le fils – Mais absolument pas, j'ai juste envie d'écouter ma musique pendant la route, c'est tellement long.

Le père – Tu crois que ça passe rapidement pour moi ? C'est moi qui suis en train de conduire, pour moi aussi la route est très longue.

Le fils – Oui bon désolé, t'as envie qu'on parle de quoi ?

Le père, hésitant – Bah comme ça d'un coup je sais pas, des sujets qui te passent par la tête, c'est juste que c'est pas très cool, on est deux dans la voiture mais j'me sens seul, surtout quand je vois que tu rigoles quand tu regardes ton tel.

Le fils – T'aurais fait pareil si t'avais un tél à mon âge sur la route.

Le père, qui ment – Oui peut être que j'aurais fait pareil.

Le fils – C'est juste là on parle sur un groupe snap parce que ça débrief de la soirée d'hier où j'ai dû partir super tôt donc je veux savoir.

Le père – Déjà t'as eu la chance d'y aller à ta soirée là, bon j'imagine qu'une soirée comme ça tu devais bien t'amuser, tu sais moi j'avais pas... Bon bref juste tu dois te rendre compte que j'allais pas venir te chercher à deux heures du matin non plus avec toute la route, c'est fatigant quand en plus de ça la chaleur est tombante.

Le fils – Bah alors pourquoi on est obligés d'y aller ?

Le père – Obligés ? Pourquoi j'ai l'impression que t'es pas content qu'on parte en vacances ?

Le fils – C'est pas ça mais juste c'est tous les ans, à chaque fois deux semaines, en plein juillet, et bien sûr, au meilleur moment, là où tous mes potes se voient et font pleins de sorties, de soirées...

Le père – Mais t'as toujours adoré venir à la maison de vacances, on est toujours venus à cette période de l'année, on a nos habitudes et puis ça a toujours été le meilleur moment pour nous avec le travail, on a toujours fait des efforts en s'organisant pour vous emmener, qu'on passe des vacances en famille.

Le fils – Toujours, toujours, tu sais les choses changent, j'ai toujours regardé des dessins animés quand j'étais petit, mais ça c'était avant, je vais avoir 18 ans, je rentre à la fac, je déménage à la fin de l'été et je vais plus voir mes amis.

Le père – Après tout ce qu'on a fait pour toi c'est la seule chose à laquelle tu penses quand tu sais que tu vas partir ? Tu réalises comment ton départ affecte la famille à commencer par ta mère et puis, ton frère, ta soeur, ils ont jamais connu ton absence aussi prolongée.

Le fils – Mais arrête de jouer sur les mots, vous allez me manquer bien évidemment, mais le problème le moins évident pour moi c'est que je vais perdre une stabilité, un confort et un équilibre que j'avais à la maison et en parallèle au lycée.

Le père – T'as bien réussi à te faire des amis, je vois pas pourquoi t'arriverais pas à en retrouver à l'école.

Le fils – Mais, tu m'écoutes pas là, ma peur c'est de perdre mes amis d'aujourd'hui, mes habitudes, je pense bien qu'avec des soirées d'inté ça sera pas un problème de retrouver des amis, pour ça je suis assez sociable, mais...

Le père – ... Les soirées, les soirées, on va pas te payer des études et ton appart pour que t'aïlles faire la java tous les soirs, t'as été accepté dans une bonne école parce que certes, t'avais un bon dossier, mais tu vas devoir la mériter ta place, auprès de tes profs et auprès de nous, tes parents.

Le fils – Donc à ce que je comprends, j'aurai plus ma place à la maison si je me ramène avec des sales notes.

Le père – Mais écoute c'est plus le lycée, c'est la vraie vie maintenant là et moi j'estime que tu dois être à la hauteur de mes... enfin de nos attentes, ça veut dire du travail, des résultats, quitte à louper quelques soirées.

Le fils – Mais tu te rends compte de la pression que tu me mets ? Elle t'a dit ça aussi maman ?

Le père – Non et elle pense même que je suis un peu dur avec toi, ça a été le sujet d'une dispute avant qu'elle parte ; en plus tu sais bien que ta mère ferait tout pour toi, jamais elle pourrait te faire le moindre reproche.

Le fils, parlant à voix basse Contrairement à toi.

Le père – Comment ? J'ai pas entendu là ?

Le fils – Je dis juste que t'as raison, ouais maman est quand même plus dans le soutien quand on parle de ces sujets là.

Le père – Le soutien, le soutien, t'es pas non plus dans une grande détresse là, les gens passent tous par là à ton âge et s'en sortent dans la vie, parce qu'ils se dédouanent pas devant chaque obstacle qu'ils ont dans la vie.

Le fils – Oui bah tout le monde n'est pas toi, à avoir réussi tout ce qu'il a fait, à avoir une vie parfaite.

Le père – Tu vas comprendre rapidement tous les sacrifices que j'ai... 'fin qu'en général les gens font pour obtenir ce qu'ils ont après.

Le fils – Des sacrifices ? T'as vraiment dû abandonner beaucoup quand t'avais mon âge ? Déjà c'est quoi ta définition du sacrifice ?

Pause

Le père – Je dis juste que j'aurais eu une vie différente si des choses ne s'étaient pas passées, j'ai renoncé à une vie au bénéfice d'une autre.

Le fils – Attends tu parles de maman là ? T'aurais préféré une vie avec une autre mais c'est horrible !

Le père – Non, c'est l'inverse, tu ne sais pas à quel point j'aime ta mère, plus que tout, plus que ma vie évidemment mais plus que toutes les vies autour...

Le fils – Plus que toutes les vies ? Mais t'as renoncé à quelle vie, je comprends pas là ?

Le père n'écoute pas

Le père – J'ai jamais eu d'amis, j'pense pas que les gens ne voulaient pas de moi, c'est moi qui refusait d'aller à leurs soirées, ils m'intéressaient pas en fait, non même j'crois que j'avais une haine contre les autres, tous, sauf une, une fille, une déesse, celle qui pourrait me correspondre, à moi, mes désirs, j'suis tombé fou d'elle au premier regard.

Le fils – Arrête de dire ça, c'est bizarre comment tu parles de maman là.

Le père – Elle a tout changé, on avait une histoire parfaite, une vie parfaite, sans rien autour pour nous déranger, c'est pour ça que je l'ai demandée en mariage très vite tu sais pas tout ce qu'on a pu faire avant que tu ... 'fin c'est ça le sacrifice.

Le fils, progressivement en colère – Avant que tu quoi ? Mais attends ton sacrifice là c'est quoi là ?

Le père – Tu comprendrais si t'étais à ma place.

Le fils – Ça répond pas à ma question papa, réponds c'est quoi cette vie à laquelle t'as renoncé, c'est quoi ces autres vies autour qui t'importent pas là ?

Silence

Le fils – Papa, réponds tu parles de quoi là, tu parles de... moi ? »

**Arsène Augustin**

## L'héritage du silence

Franchement, qu'est-ce que je fous ici ? Moi debout ici, toi dans un cercueil. Qu'est-ce qu'on dit à un mort ? Tout le monde me dit de te dire au revoir, mais je crois que je sais pas dire au revoir. Ils pensent quoi, les autres ? Ils disent quoi, les autres ? Qu'est-ce qu'on est censé dire là ? Ils ont l'air de savoir eux. Ils ont l'air de savoir comment dire au revoir. Moi j'en sais rien. Se remémorer de bons moments ? Mais quels bons moments ? Quels moments tout court ? On dit toujours que dire au revoir à quelqu'un qu'on aime, c'est dur, mais au final, je crois que dire au revoir à quelqu'un qu'on ne connaît pas c'est pas simple non plus. Je crois que ce n'est pas que je ne sais pas quoi te dire mais plutôt que je n'ai rien à te dire. Te remercier pour quoi ? Te manquer pour quoi ? Te pleurer pour quoi ? Pour rien, tu n'as rien fait, tu n'as rien dit et tu n'as rien vécu.

C'est ça, en fait, tu m'as ignoré toute ta vie et aujourd'hui par ta mort tu m'imposes la discussion. Enfin discussion, c'est un bien grand mot. Finalement tu t'en sors pas si mal, tu voulais pas me parler vivant et au moins maintenant tu es sûr de pouvoir l'éviter cette discussion. Avoir des moments partagés à me remémorer rendrait tout ça tellement plus facile. Mais non. Rien. Même les fois où on a pu se voir tu restais ancré dans ton mutisme. À croire que tes animaux étaient plus intéressants que tes petites-filles. J'aurais aimé apprendre à te connaître à travers eux mais non, tu me laissais là, derrière le mur. Tu m'as privé de tant de choses. J'aurais dû pouvoir t'en apprendre plus sur moi et en apprendre plus sur toi. Une relation grand-père/petite-fille normale quoi ! Parce qu'une carte aux anniversaires ça n'a jamais remplacé un grand-père et ça ne le fera jamais.

Mais ce que tu m'as volé de plus précieux, c'est mon histoire, ma mémoire. Ton mur m'empêche d'en apprendre plus sur moi-même, mais surtout sur mes ancêtres. Une histoire familiale ça ne s'efface pas, une histoire familiale ça ne se tait pas. Aujourd'hui je ne connais rien d'eux, et ça c'est toi qui aurais dû

me l'apprendre. Un voyage comme celui qu'ils ont fait c'est loin d'être anodin. Ils ont quitté leur pays natal. Un tel déracinement ça marque, ça change et ça bouleverse. Je devrais savoir tout ça, ce qu'ils ont pu ressentir, les difficultés qu'ils ont pu avoir. À traverser, à s'intégrer. Bon sang je ne sais même pas pourquoi ils sont partis ! Pourquoi ont-ils fui l'Italie fasciste ? Par conviction ou par obligation ? Pour une religion ou pour une opinion ?

La seule chose dont je suis sûre, c'est qu'ils ont fui pour éviter la misère. Je ne sais pas laquelle, tu ne me l'as pas dit.

**Maya Barré**

## Les yeux noirs

### Scène I :

J'entends le moteur à vapeur de la voiture qui vrombit au loin. Un homme à l'intérieur m'attend. Je le sais, je vais le décevoir. Mais lui ne m'a-t-il pas déçu ?

Je m'éloigne de ce parvis, pose un pied sur la chaussée, manque de me faire renverser par une voiture qui passe. La panique m'envahit, oserai-je ? Seulement, en ai-je le temps ?

Je m'arrête un instant, l'instant de ma vie, cet instant qui va me déterminer, dont je me souviendrai, celui qui va me définir, que je ne regretterai pas. Celui qui comptera.

Ma décision est prise, je passerai cette frontière, cet entre-deux entre ce que je suis, ce que j'ai toujours été et ce que je veux devenir, ce que j'ai toujours espéré.

Comme un rappel de ma conscience, je m'observe sur cette chaussée parisienne, sous cette pluie qui me frappe, suis-je folle ? Je ne le crois pas, je suis vivante et je le ressens si fort. Et pourtant, je m'arrête, nette. Je suis au milieu de la route, la Seine est devant moi, le théâtre dans mon dos.

Mon pied n'ose plus avancer. Je sens mon poulx dans mes tempes, ma respiration s'accélère, j'ai du mal à respirer. Je sens la peur, la panique en moi. Mon pied tremble, j'ai mal à la tête.

Une voix : « Tu n'oseras pas le faire. »

J'ai mal à la tête, je frissonne.

Une autre voix : « Tu ne sais pas où aller. »

J'ai froid, j'ai chaud.

Une autre voix : « Tu n'es pas raisonnable. »

Non, non, non, non je le sais.

Une autre voix : « Tu vas le regretter. »

Mon pied me fait mal.

Une autre voix : « Tu dois faire demi-tour. »

J'ai mal au ventre. Va-t-il m'en vouloir ? J'ai encore plus de mal à respirer. Mon œil gauche se ferme et m'empêche de voir nettement. Vais-je y aller ? Ma jambe droite flageole, je vais tomber. Je dois partir, je ne peux pas, mais je ne peux plus vivre comme ça. Respire, respire, respire, respire, respire, respire, respire, respire, respire, respire.

Je vois cette âme sur la berge qui ne m'a pas quitté des yeux et qui espère, comme moi, que je réussirai cette traversée de moi-même, que je réussirai à franchir ce gouffre dans lequel j'ai été enfermée, dans lequel je me suis enfermée.

N'est-ce pas cela le sens de la vie ? Avoir la chance, l'audace d'espérer ? J'ai imaginé tant de fois cet instant, où tout devient possible, où je suis le personnage principal de ma vie. Et pourtant, je doute, je doute, au milieu de cette chaussée parisienne, face à la Seine, et face à ses yeux noirs qui dans l'obscurité, m'implorent.

*Scène II :*

On m'attrape par l'épaule. Je sens une main dure, violente. Je sens ces cinq doigts agripper mon manteau. Je sens la fin de cet espoir, je ressens la fin de l'histoire ou plutôt le retour de la précédente. Je sens la force dans ce bras...  
Je ne me retourne pas.

Une voix : « Retourne-toi. »

J'avance, la main me sert plus fort et atteint ma peau.  
Je commence à perdre l'équilibre, ma jambe droite qui n'a pas cessé de trembler commence à faiblir. La main se fait de plus en plus ferme.

Une autre voix : « Retourne-toi. »

Je sens une tension dans mon cou. Je lutte. La main lutte. Il lutte. Mon bassin commence à se diriger à l'opposé d'où j'aimerais aller.

Une autre voix : « Retourne-toi. »

Non non non. J'arrache cette main sur mon épaule droite. Et je cours. Je cours vers la berge, je cours vers la Seine, je ne vois plus que ce fleuve, ce fleuve doux, calme, reposant, paisible, serein.  
Une voiture passe et cette fois-ci, je n'ai pas le temps de l'éviter, elle me renverse.

*Scène III :*

Une autre voix : « Relève-toi, ouvre les yeux. »

Je n'y arrive pas.

Une autre voix : « Marche, cours, lance-toi. »

Un bruit assourdissant m'empêche de réfléchir. Je suis à terre, je sens les pavés qui déforment ma colonne vertébrale. Je sens la pluie qui frappe mon visage.  
Je ne sais plus où je suis et depuis combien de temps.

Une autre voix : « Relève-toi. »

Je peine à m'asseoir. Il fait nuit, le théâtre est à ma gauche, la Seine à ma droite.

Une autre voix : « Relève-toi. »

Je suis au milieu de la route, le chauffeur de la voiture qui m'a renversée est devant moi, il parle, il parle, je ne comprends pas.  
Je me relève, ramasse mes affaires qui ont dû tomber dans ma chute. L'homme continue de s'adresser à moi, je ne l'écoute pas.  
Je reprends ma marche, lente, pas à pas.  
J'ai mal au dos.  
Je me retourne, je vois ce théâtre. Ce théâtre encore rempli de monde. Je vois les lumières à l'étage, des jeunes gens aux fenêtres. Sur le parvis, ils attendent, tous ensemble pour partir.  
Je l'ai décidé, à chaque pas qui me rapproche de la Seine, c'en est un autre qui m'éloigne de ce théâtre, qui m'éloigne de la vie que j'ai toujours eue et que je ne veux plus.

J'ai traversé cette route, je suis sur la berge.

Mais je ne vois plus ces yeux noirs qui m'appelaient. Je ne les vois plus.  
Et... je comprends, je me retourne vers le théâtre et c'est moi qui le regarde avec mes yeux noirs. Mes yeux noirs remplis d'avenir, de sérénité, de fierté.

**Emma Catherine**

## Le renouveau

### Scène I

*Aujourd'hui, 26 août 2045, 16 heures.*

Oh je suis encore late comme d'hab, ma syster va encore me faire une réflexion mais bon tant pis. Cette fois elle aurait raison c'est le birthday de ma nièce quand même. Bon coté positif j'arriverai avant son hour de naissance. Allez Lola, focus, monte dans ton gamos. (Click click)

Oh wow il fait trop beau dehors c'est super chouette. Mais qu'est-ce que dit ce panel au fond « aux gens de 20 ans à qui l'on ment ». Mais non, un remake de ce que j'avais lu 21 ans auparavant.

Mais... mais quand est-ce que j'ai read ça... Ah oui c'était le summer de mes vingt-et-un ans. Oh la coïncidence l'été où est born ma nièce. De quoi ça parlait déjà ? Mais oui ! Des questions que l'on se pose et auxquelles personne ne veut jamais répondre car on est trop jeunes askip.

Mais de quoi pourrait-il bien talk en 2045 dans ce livre, surtout à cette période où on ne peut rien faire ? Bon bref là je divague encore... Wake up reprend le volant back... Ah mais non plus besoin elle drive toute seule c'est vrai.

Silence

- « Passe-moi de l'eau s'il te plait nono.
- Très bien, tu en trouveras dans ta boîte à gants.
- Merci c'est vraiment utile ce nouveau machin dans les voitures.
- Attention keuf sur your right dans cent mètres.
- Oh encore eux sur ma route et ils vont me dire quoi encore, que mon déplacement n'est pas usefull ? Bon aller, résigne-toi cette fois et prends une other route ce sera plus safe.
- Tu es arrivée chez syster. »

### Scène II

Ma nièce qui se dirige vers oim.

Souffle.

Allez, c'est le time de descendre et de dire bonjour à tout le monde.

Bruit de caillou.

Oh trop jolie ma syster avec son keum. Une nouvelle dress, je lui demanderai la réf. Mais c'est quoi au fond ? Ah oui miam je vois la food, on va encore en manquer. Pas de remarque sur mon retard, hum étrange. Bon tant mieux. Tout le monde est trop happy ça me fait trop plaiz.

Apéro.

### Scène III

Aller-retour à l'extérieur entre ma nièce et moi.

La nièce – « Dis tata, tu faisais quoi oit à mon âge ?

Lola – Oh bah j'étais trop excited que tu naisses déjà.

La nièce – C'est sympa mais ça je le know déjà, mais je te parle pas de ça, genre ta life elle ressemblait à quoi ?

Hum là je sens la question piège et ma soeur m'interdit de lui parler de ce que l'on faisait. Comment je peux esquiver ça ? Think mais think quickly, car elle me regarde avec des grands yeux.

Lola – Euh bah... je bossais à droite à gauche tu sais, rien de fou.

La nièce – Non mais seriously, j'ai toujours l'impression que l'on me hide quelque chose.

Comment lui dire que c'était si différent... on pouvait sortir, voyager, découvrir. Haha oui aussi manifester freely. Ça me rappelle quand ma maman venait me voir et que l'on sortait nos pancartes... J'aurais tant aimé que ce soit toujours le cas... Non mais sérieux la France est devenue un de ces États... Ça me rend trop sad...

La nièce – Tu think à quoi Tata ? Je ne comprends pas pourquoi nobody n'en parle. Sérieux j'ai twenty-one years et on me répète toujours que je comprendrai quand je serai plus grande et me voilà à la majorité et toujours rien.

Je suis sûre que je becoming toute blanche... C'est trop stressful et trop frustrating de ne pas pouvoir lui dire, de ne rien pouvoir lui raconter. Bon c'est bon réveille-toi ma grande, tant qu'elle ne sait nothing, elle ne peut poser aucune question sur ce qui est entrain d'happen dans le monde.

Lola – Oh ma louloute arrête de te tracasser. Il ne se passait rien de plus que ce qu'il se passe nowadays. »

**Lola Crépin**

## Les ombres de l'indifférence

Je suis là depuis tellement longtemps, mais pourtant je suis invisible. Peut-être qu'au fil du temps je me suis camouflé avec les briques sur lesquelles je m'adosse. Vous, vous marchez, la tête dans votre petit train-train quotidien. Je vous vois aller et venir tous les jours et pourtant vous ne semblez pas me remarquer. Certains d'entre vous changent de trottoir comme s'ils étaient persuadés que j'allais me ruer sur eux. J'aimerais en avoir la force mais je n'en ai seulement pour garder les yeux ouverts et tendre ma main dans l'espoir de recevoir un signe d'humanité. J'aimerais un minimum de considération, un petit sourire, un bonjour en retour.

J'ai besoin qu'on sache que j'existe, qu'il fut un temps où j'étais comme vous. Je ne vous demande qu'une minute, une simple minute de votre temps. Regardez-moi, parlez-moi, écoutez-moi. Je ne suis pas invisible, je suis là, vivant, je respire, comme vous. Pourquoi m'ignorer, pourquoi me traiter comme si je n'existais pas ?

Le froid me ronge, j'enchaîne les verres pour tenter de me réchauffer et combler le vide de mon cœur creusé par votre indifférence. Vous nous regardez comme des animaux abandonnés. J'ai peur de ne jamais me réveiller si mes yeux se ferment. Je n'ai plus la force de me battre mais pourtant j'aimerais y arriver. J'aimerais m'en sortir même si chaque jour semble de plus en plus dur.

J'ai l'impression que pour vous cela est normal. Que parfois vous remarquez que nous sommes de plus en plus, ça vous énerve, c'est peut-être pour cela que vous passez devant nous sans broncher quand quelqu'un comme moi tombe au sol. Je ne vous demande qu'une minute, une simple minute de votre temps. Regardez-moi, parlez-moi, écoutez-moi. Je ne suis pas invisible, je suis là, vivant, je respire, comme vous. Pourquoi m'ignorer, pourquoi me traiter comme si je n'existais pas ?

Un jour je partirai d'ici, un jour je serai enfin sous un toit, je n'aurais plus l'angoisse de manquer et de subir le mépris de mes semblables. Un jour je serai de nouveau comme vous et je n'oublierai pas les désolations que j'ai vécues et

que je ne serai pas de ceux qui détournent leur œil gêné. Mais aujourd'hui, j'erre dans l'obscurité de l'oubli, noyé dans ces rues désertes où seuls les échos de ma tristesse me tiennent compagnie. Peut-être ne suis-je juste une ombre parmi d'autres, condamnée à s'effacer lentement dans l'indifférence et le mépris général.

**Pierre Despreaux**

## Sable chaud, frontières et boucs émissaires

Mesdames, Messieurs,

Je suis ici pour vous parler d'un sujet sérieux, dépourvu d'un caractère joyeux, et qui mérite tous vos yeux.

Imaginons un monde sans frontières, une nouvelle atmosphère où disparaissent guerre, galère et misère.

Si vous pensez que je fantasme sur un idéal, si vous ne croyez pas à l'absurdité du mot frontière, peut-être la verrez-vous dans les mots de Blaise Pascal ?

« Pourquoi me tuez-vous ? – Et quoi ! Ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté je serais un assassin, et cela serait injuste de vous tuer de la sorte. Mais puisque vous demeurez de l'autre côté je suis un brave et cela est juste. » (Pensées, 47, éd. Le Guern).

Injuste ? Juste ? Injuste ? Juste ? : Augustin d'Hippone, Thomas d'Aquin, théoriciens de la guerre juste sauraient-ils nous dire si la frontière l'est ?

Faire disparaître la frontière : Est-ce abandonner nos identités, éviter des blessés ou des macchabées ? Est-ce tricher ? Est-ce fuir la réalité ? Est-ce renoncer ou raviver l'humanité ? En avoir l'idée : est-ce être bercé par sa naïveté ?

Si vous pensez toujours que je fantasme sur un idéal, ouvrons le journal.

Le Burkina Faso, la Somalie, le Soudan, la Birmanie, l'Ukraine, Gaza, le Nigéria et la Syrie, le Yémen : souvent associés aux guerres dans le choix des lignes éditoriales, qu'en est-il de leurs richesses territoriales ?

Cloisonner les identités a conduit à les oublier.

Qui, ici, connaît le tô, plat typique des burkinabés ? Hmmm madame peut-être ? Hmmm non.

Qui, ici, peut nous parler du dagga, salade de Gaza ? Hmmm.

Et oui, ce qui donne le la : les attentats, les assassinats,...

Voyons cela sous un autre prisme, celui de l'humanisme.

La définition de la frontière n'est-elle pas en elle-même une offense à la personne humaine et à son épanouissement ?

Par son idée de séparation n'est-elle pas une aberration, un affront, une abjection ?

Certains me diront : allons-nous oublier le temps où nous voyagions et où nous rencontrions de nouvelles traditions ?

Alors ne parlons plus de frontière, parlons de la disparition des murs entre les cultures. Allons vers une politique de l'hostilité, remplaçant une politique de l'hospitalité.

Quand pour quelques lettres qui changent, de la frontière à la fraternité, nous franchissons le pas et disons adieu aux fracas.

Quand des pays gouvernés par la tyrannie se replient, refusent les rescapés d'un conflit.

Le sable chaud, le soleil brûlant, la peau rougie par les rayons du soleil, rien ne m'importait : ni l'heure qu'il était, ni le nombre de couches de Biafine que je

devais appliquer pour penser mes plaies, sauf les mots frontière, barrière où tous ne sont que boucs émissaires.

Le sable chaud, les orteils dans le sable, le bruit des vagues, je finis par me questionner, je voulais vous questionner : ne devrait-on pas abandonner les frontières ? N'aurait-on pas dû avoir une discussion autour de ce terme qui symbolise aujourd'hui un monde qui se ferme ?

Le sable chaud contre mon dos, je m'imaginai pourtant vous parler d'un sujet si sérieux mais ici sous les cieux, je sais que les mentalités ne s'apprêtent pas à changer.

**Romane Ferrière**

# Faux-semblants

## Scène I

À l'aéroport.

Lily – « Je suis perdue, tu sais où est le terminal deux ?

Julie – Oui oui, ne t'en fais pas, suis-moi. Tu as l'air stressée ! Détends-toi, c'est les vacances !

Lily – Je sais, mais je n'aime pas trop l'avion tu sais.

Julie – Ah bon ? Mais pourtant tu m'avais dit que tu voyageais beaucoup ?

Un temps.

Lily – Euh oui bien sûr, mais j'ai toujours eu peur.

Julie – Ne t'en fais pas, tu es entre de bonnes mains

Elles passent les contrôles de sécurité et attendent en salle d'embarquement, Lily est curieuse et Julie lit un livre. Julie pose son livre.

Julie – Oh là là, qu'est-ce que c'est long d'attendre... C'est pour ça que je n'aime pas les vols commerciaux.

Lily – Tant qu'on atterrit, tu sais moi ça me va.

Julie, d'un air peu convaincu – Ouais. Bon, je te raconte ce qu'on va faire pendant notre séjour ! D'abord en arrivant, on sera fatiguées donc je propose qu'on reste à l'hôtel.

Lily – Ah bon ? Mais on va s'ennuyer non ?

Julie – Mmmh je ne pense pas, au pire on ira à la piscine ou au spa. T'inquiète ce n'est que le premier jour. Après un long vol, j'ai toujours besoin de me ressourcer. Tu comprends ?

Lily, toujours confuse – Euh oui.

Julie – Bon ensuite, le lendemain, je propose qu'on fasse du jet ski !

Lily – Ah oui ! Pourquoi pas ! Mais ce n'est pas hors de prix ?

Julie – Mmmh non, ne t'en fais pas, mes parents m'ont prêté une de leurs cartes.

Silence, Julie reprend – J'ai aussi un restaurant où j'aimerais t'emmener, pour que tu découvres où j'ai mes habitudes !

Lily, d'un ton doux – Ok parfait.

Julie – Et puis un jour c'est toi qui m'amèneras à ta destination favorite.

Lily – Oui bien sûr.

« Les passagers du vol EZS84 en direction de Gustavia, St Barth sont priés de se présenter à la porte d'embarquement. »

## Scène II

Une fois arrivées à St Barth, les deux amies se sont installées.

Julie – Tu vois que c'est agréable ! Tu te sens plus détendue comme ça ?

Lily – Oui, c'est sûr ! Enfin ça me fait toujours cet effet les massages.

Julie – Super ! Bon maintenant qu'on se sent bien, ça te dit de rencontrer des amis que je me suis fait les années passées ? Tu vas voir, ils sont super sympas.

Lily – D'accord, pas de soucis (petite respiration) Cool... Mais ils sont comment ces amis ?

Julie – Bah... Comment, je ne sais pas ils sont comme nous.

Lily – Comme nous, comme nous. Ça ne veut tout et rien dire ça.

Julie – Mais laisse-toi aller quelque fois ! C'est dingue ce que tu es tendue...

Lily – Ok ok pardon ! Tu as raison, allons-y ! On va se préparer ?

### *Scène III*

Brouhaha de personnes qui parlent bruyamment

J'entends tous ces gens...j'entends qu'ils ricanent, qu'ils se chamaillent. Est-ce qu'ils rient de moi ? Non pourquoi le feraient-ils ? Je suis normale là. Non, redresse-toi un peu. Ils partagent tous leurs expériences. Mais je me sens loin de leur récit. De toute façon, je n'ai rien à apporter à leurs discussions... Pfff mais qu'est-ce qu'il m'a pris de venir ici ?

Je me sens mal à l'aise.

Mince je rougis, non arrête.

Pourquoi suis-je incapable de m'intégrer ? Julie a raison, peut-être que je me ferme trop aux autres.

Mais en même temps ils ne se rendent pas compte. Ils sont si loin de la réalité, de ma réalité en tout cas.

Julie – Lilyyyy ! Tu m'écoutes ?

Lily – Non pardon, vous disiez quoi ?

Julie – Élise nous montrait ses derniers portraits

Lily, désintéressée – Oh ok tu es photographe, c'est bien.

Julie, en riant – Quel manque d'enthousiasme, excuse la, elle est un peu dans la lune.

Lily – Oui c'est ça... je suis dans la lune. »

C'est fou qu'elle ne se demande pas pourquoi, que jamais elle ne se soit posée de questions. Pourquoi je mens tous les week-ends racontant que je retourne chez mes parents, alors qu'en réalité je travaille dans un café. Oui, parce que moi j'ai besoin de travailler pour payer cette école et pour payer ces vacances aussi... Le pire c'est que je ne m'y amuse même pas. Pourtant, personne n'est désagréable et Julie n'est pas mauvaise, mais nous ne vivons pas dans le même monde, c'est pour ça qu'il y a cette distance entre nous. C'est comme un mur qui se forme entre nous deux quand elle me raconte ses histoires d'enfance. Elle me reproche de ne rien lui raconter, d'être trop secrète. Mais je pense que si elle savait, je lui ferais pitié. Il est hors de question qu'elle m'offre l'hospitalité ou le couvert ! Non. Je n'ai besoin ni d'aide ni de compassion. Mon neuf mètres carrés me suffit amplement. Peut-être que mes parents n'étaient pas riches, mais moi au moins j'ai la valeur des choses et de l'effort. Je suis probablement plus déterminée que quiconque ici.

**Elisa Guérard**

## La bataille des émotions

– « Papa ! Nana ! Je vais jouer dans le jardin !  
 – D'accord, mais tu mets ta casquette ! Et ta crème solaire ! Et tes lunettes de soleil ! s'écria Nana.  
 – Chloé peut venir avec moi ? Promis je fais attention à elle ! demandai-je.  
 – Elle est trop petite, en plus elle doit faire sa sieste du matin.  
 – Pff... c'est trop nul, vivement qu'elle soit grande. Bon, bah... j'vais faire de la balançoire ! Oh tiens... j'ai une idée... logiquement si je vais vite, Axel et Hugo devraient m'entendre et me voir. »  
 – Fais attention voyons ! s'inquiéta Nana pour la dixième fois de la matinée.  
 – Mais t'inquiète je gère ! Regarde, je suis plus haute que la maison ! dis-je avec insouciance.  
 – Ne viens pas te plaindre après si tu tombes ! me réprima mon père.  
 – Eh Papa, est-ce qu'après manger on peut aller dans la piscine ? L'eau est super chaude !  
 – Non mon chat, après manger il faut partir. »  
 Tout à coup, l'ambiance devint lourde, pesante, comme si la réalité lui revenait en face.  
 Partir... à 17h... il est 17 heures... j'ai vraiment pas envie de rentrer... si je m'agrippe à Nana peut-être qu'on me laissera ici ? Non ? Papa dit que je suis obligée... Me revoilà enfermée, dans cette chambre, seule, dans l'ombre. Vivement que ces quinze jours passent rapidement.  
 J'ai faim... mais je n'arrive pas à manger. Et tout ce bruit autour de moi, je veux que ça s'arrête, c'est trop, j'en ai marre, STOP !  
 Papa m'a dit : « Ne t'en fais pas, un jour tout cela sera fini ». Alors, j'attends. J'aimerais être écoutée, crier ce que je pense. J'aimerais, comme toutes les petites filles le font, sauter dans ses bras et me confier à elle. Mais dans ses bras se trouvent d'autres petits êtres.

Qu'est-ce qu'ils ont de plus que moi ? C'est parce qu'on n'a pas le même papa ? Est-ce qu'eux, ils attendent aussi que ce soit fini ? Mais à quelle fin ils pensent eux ?

Mais non, je ne peux pas. Je n'ai pas le droit d'y penser. J'ai mon papa, lui il m'aide à m'endormir même en repas de famille. J'ai Nana aussi, elle veut bien que je la coiffe avec mes chouchous et mes barrettes, comme une maman quoi. Et puis il y a mon chat et la mini ! Oui celle qui n'a pas de cheveux et qui s'endort dans son assiette !

Ouais... peut-être que pour eux je peux me battre, je peux garder espoir. Peut-être qu'avec eux j'y arriverai, à franchir ce pas.

Je veux cet amour, je veux cette sérénité. C'est qu'une question de temps, apparemment.

**Alicia Héder**

# Sous le Ciel d'Assouan

## Scène 1

*Le décor est celui d'un gigantesque bateau de croisière posé sur le fleuve, face à une ville égyptienne en pleine chaleur. L'atmosphère est lourde et étouffante. Des touristes se prélassent, et au loin, des habitants de la ville vivent dans la précarité.*

Emma, *agitant ses mains* – « Il fait une chaleur de fou ici !

Charles, *avec un air hautain* – Nous sommes en Égypte, en plein mois de juin... Qu'est-ce que tu veux ? Rien d'étonnant à ça.

Emma, *pointant du doigt l'horizon* – Regarde ! On peut voir les pyramides depuis ici.

Charles, *fixant l'horizon, plissant les yeux* – Les pyramides ? Je ne vois rien... Juste un chien errant en train de manger une vache morte. Regarde plutôt devant nous !

*Il désigne un point près du bateau.*

Emma – C'est horrible ! Pourquoi cette vache est-elle morte ici, au milieu de nulle part ? Et personne ne la ramasse ! Franchement, question hygiène, on peut mieux faire !

Charles – Les animaux meurent de faim ici. Tu ne les as pas vus hier, lors de la visite du temple de Louxor ?

Emma – Je t'avoue que j'étais plutôt occupée à prendre des photos et écouter le guide qu'à regarder ce qui se passait autour de moi.

Charles, *haussant les sourcils, puis soufflant* – Tu ferais bien de prêter un peu plus attention au monde qui t'entoure. Tout le monde ici n'est pas aussi privilégié que toi.

Emma – Que veux-tu dire par là ? Je ne comprends pas.

Charles – Je veux dire qu'il faudrait que tu comprennes que ce ne sont pas juste les animaux qui meurent de faim ici. »

*Charles s'éloigne et va se coucher. Emma reste seule sur le pont, pensive.*

## Scène II

*Le lendemain. Emma et Charles se baladent dans la ville d'Assouan, sous une chaleur accablante. L'atmosphère est encore plus intense dans la rue. L'agitation de la ville contraste avec leur attitude détachée.*

Charles – « Donne-moi la bouteille d'eau, je vais mourir de chaud !

Emma – Ça va, ça va, j'arrive. Laisse-moi juste deux secondes pour publier une story sur Instagram.

Charles, *exaspéré* – Tu laisserais même ton frère mourir de chaud pour une photo Instagram ! Je te savais égocentrique, mais pas à ce point.

Emma, *regardant autour d'elle, puis pointant du doigt* – Oh, regarde, des égyptiens arrivent vers nous... Tu crois qu'ils nous demandent quoi ?

Charles – Ils vont probablement nous demander de l'argent, ils en ont bien plus besoin que nous. *Il commence à sortir un billet de son portefeuille.*

*Un enfant s'approche d'eux.*

Emma – Mais toi, tu n'es pas à l'école ? Tes parents ne s'occupent pas de toi, ils devraient mieux te surveiller.

*L'enfant ne comprend pas le français. Il tend simplement sa main vers Emma.*

Charles – Tu ne vois pas qu'il est tout seul ? Ses parents ne sont pas là. Il n'en a probablement pas... Il mendie et il a à peine six ans. Quelle vie affreuse !

*Charles donne un billet de 10 euros à l'enfant, qui s'éloigne. Emma le regarde repartir jouer dans l'eau du Nil.*

Emma, *surprise* – Quelle vie affreuse ? Mais il a vraiment l'air heureux. Regarde-le, il retourne jouer dans l'eau avec les autres enfants.

Charles – Tu réfléchis parfois quand tu parles ? *Il souffle, visiblement énervé.* Il a l'air heureux, certes, mais il est sans-abri à cet âge-là ! Il est heureux parce qu'il n'a connu que cette vie-là. Il est heureux parce qu'il ne peut pas comparer sa vie avec celle d'un autre enfant de son âge. Il est heureux, tout simplement parce qu'il n'a pas d'autre choix. Il reste un enfant, il doit bien trouver des raisons d'être heureux... Vraiment, parfois, j'ai l'impression de parler à une idiote.

Emma – Calme-toi ! Je n'y avais juste pas pensé... Pas besoin de t'énerver comme ça. C'est vrai, ma réflexion était maladroite, mais je vais fournir des efforts. Je ferai plus attention la prochaine fois.

*Emma tourne la tête vers l'enfant, qui s'éloigne dans l'eau. Elle fronce les sourcils et réfléchit intensément à ce qu'elle vient de dire. Soudainement, elle repère quelque chose dans l'eau et se retourne, choquée, vers Charles.*

Emma – Charles, viens voir ! L'eau... elle est toute bizarre, on dirait un arc-en-ciel. Tu penses que c'est quoi ?

Charles – Je ne sais pas, allons voir de plus près.

*Les deux s'approchent de l'eau.*

Emma – Mais c'est quoi cette odeur ? C'est insupportable ! Tu crois que c'est l'eau qui sent ça ? Je vais toucher... attends.

*Elle s'apprête à toucher l'eau pour la sentir.*

Charles, *d'un ton ferme* – NE TOUCHE PAS À ÇA ! Je sais ce que c'est, et crois-moi, ce n'est pas l'eau qui sent ça. Regarde bien, on est juste à côté des bateaux de croisière qui rejettent des litres d'hydrocarbures dans l'eau. L'arc-en-ciel que tu vois, c'est du pétrole mélangé à l'eau.

Emma – Mais les enfants, ils se baignent dedans ! Regarde, il y en a même un qui boit l'eau ! Tu crois qu'ils savent que c'est dangereux pour leur santé ?

Charles, *attristé* – Honnêtement, Emma, je n'en sais rien... »

*Ils se retournent et quittent la ville, leur regard pensif.*

**Sarah Jean**

## Géhenne

On nous a demandé d'écrire sur la frontière. La frontière. Représentez-vous une frontière.

Vous avez certainement à l'esprit une grande ligne, des montagnes naturelles, un cours d'eau, ou encore une clôture au milieu d'un champ. Le mur d'Hadrien, peut-être. Il fut une frontière aussi, en son temps.

Mais pour moi, la seule muraille qui soit parmi les frontières, c'est l'obscurité. Une obscurité impalpable, invisible même. Une obscurité invisible. Ah, vos sourcils se froncent. Oui, drôle d'obscurité n'est-ce pas ? C'est en quelque sorte une sombre palissade. Et je veux parler ici du gouffre béant entre les âmes.

Si la frontière politique, à laquelle vous pensiez, madame et monsieur, est la matérialisation physique d'une différence de langue, de culture, de peuple, ou de pouvoir, je crois pourtant qu'à travers ce monde les seules disparités qui soient sont celles d'esprit.

Ainsi, vous, qui vous tenez pourtant si proches les uns des autres, vous ne saurez jamais vraiment la pensée de votre voisin assis à vos côtés. Ses avis, ses émotions, ses souvenirs les plus enfouis resteront à votre perception un mystère. Votre langage commun n'y fera rien. Les mots vains que l'on échange sont impuissants à décrire ce que l'on sent. Aucun d'eux ne comprend ce qu'il veut dire vraiment.

Vous délivrez, toi ici, et vous là, chaque jour, un peu de votre savoir et de votre histoire. Mais ce que vous savez, vous pensez, vous vivez ; pourrez-vous jamais tout partager ?

Cet espoir est vain. C'est le fardeau de l'écrivain. Peut-être le portez-vous aussi, là, caché dans l'obscurité du fond de cette salle. Vous avez choisi ce rang, loin de tout et loin des gens, pour prendre place sur votre trône apaisant. C'est vrai oui, et chacun de nous comprend. Dans cette salle, un bruit incessant nous

ramène toujours au présent. Il nous oblige à nous heurter aux idées des autres. Nous sommes heurtés, car nous ne les comprendrons véritablement jamais. Les esprits échappent toujours à notre connaissance. Finalement, si votre savoir est une arme, vos balles sifflent dans les ténèbres. Un simple mot peut être funèbre. Chaque tir est une plaie, chaque coup est une peine. La science de la psychologie, en tentant de trouver la clé pour comprendre toutes ces pensées, assène sur leur nuque un couperet.

Et pour filer la métaphore, laissez-moi rappeler que c'est toujours seul que l'on trouve la mort. Ne faites pas de grimace. Avec elle, tout s'efface. Oui, c'est entouré d'un unique silence que l'humain voit en arrière tout ce qu'il a mal dit. Face à la dernière frontière, celle de la vie, il se croit maudit. Quand il dépose alors les armes, il franchit le pas, pour se mêler enfin au paisible tumulte sans bruit.

Dans cet enfer, il n'y a plus rien. Mais madame, écoutez bien. Ce lieu a pourtant tout du divin.

Noyée, l'émotion : vous y trouverez monsieur, l'absolution. Oui, dans l'ennui éternel, l'indifférence n'envie rien aux faveurs les plus belles. Sans souffrance, nulle démenche ; sans colère, nul hiver. Le crépuscule de la vie est là-bas l'aube de Déméter. Quand les bois ont brûlé, que les champs reviennent, les récoltes abondent sans peine. On retrouve dans le sillage de la mort les plus riches moissons.

Comment ne pas ressentir cet abîme ? Toutes ces différences qui nous déciment ? Toi, tu m'as dit tout à l'heure "c'est la vie" ; tu as tort. Ce vide, c'est la mort. Mais la mort des esprits, non celle des corps. Ces corps en qui le temps nous enferme toujours un peu plus. Les années passent, les larmes coulent, nous les séchons

dans des bras étrangers ; même ici, le repos est de courte durée. Alors, seul dans l'obscurité, on imagine la paix infinie. À jamais, une sérénité sans vie. Rien ne sert de le cacher : nous rêvons parfois de cet abandon. La beauté de l'âme est de résister encore à cette tentation. Ce soir, nous célébrerons un jour de plus dans notre prison.

**Antonin Lançon**

## L'ouverture

La fille – « Est-ce que c'est bien papa ce qu'il se passe ?  
 Le père – ...  
 La fille – Papa, est-ce que c'est bien tu trouves, ce qu'il se passe ?  
 Le père – ...  
 La fille – Papa !  
 Le père – ...  
 La fille – Allo ?  
 Le père – ...  
 La fille, *un peu agacée* – Papa je te parle là !  
 Le père, *calmement* – Oui, quoi, qu'est-ce qu'il y a ?  
 La fille – Ça fait deux fois que je te pose la même question !  
 Le père, *toujours calmement, un tout petit peu amusé* – Dis-moi maintenant.  
 La fille – Du coup, toi tu penses que c'est bien ce qui est en train d'arriver au pays ?  
 Le père – Oui oui, évidemment.  
 La fille – Mais qu'est-ce que ça te fait à toi ?  
 Le père – À moi ça ne peut rien me faire, pour le pays c'est très bien, c'est une bonne chose.  
 La fille – Ça veut dire que tout va changer, on va pouvoir retourner plus souvent ici alors ?  
 Le père – Oui, après tu sais c'est de l'argent, on ne peut pas faire ce voyage tout le temps, regarde les prix du billet d'avion déjà, alors qu'on s'y est pris à l'avance.  
 La fille – C'est douloureux pour toi de quitter papi et mamie, la maison et puis tout ça et tous ceux de la famille qui ont réussi à venir ?  
 Le père – C'est comme ça.  
 La fille – Oui mais ça te fait quelque chose ?  
 Le père – Bien sûr mais c'est la vie, on n'est pas toujours avec les gens qu'on aime.

*Pause de plusieurs secondes*

La fille – Mais tu aurais aimé y être ?  
 Le père – Je n'en sais rien.  
 La fille – Tu n'aurais pas aimé être parmi tous ces gens-là dans la rue en train d'hurler de joie et de colère ?

*Le père se tait et continue de se servir à manger. La fille reste même si elle n'a rien à faire, désireuse de continuer la conversation.*

Le père – Oui, 'fin tu sais Shadé, les manifestants y'a de tout là-dedans, y'a pas que des gens non plus avec des idées développées, des idées, y'a pas que des gens bien, y'a pas que des gens bien...

*Un début d'agacement de la part de Shadé*

La fille – Non mais attends là t'es en train de faire une généralité moi je te parle de l'indépendance de ton pays.

Le père – Ça va n'en fait pas trop non plus.

La fille, *énervée* – Comment ça j'en fait trop ? Tu t'en fou en fait ? C'est quoi depuis que tu es parti, ce ne sont plus tes problèmes ?

Le père, *énervé puis amusé* – Tu ne sais pas de quoi tu parles, baisse d'un ton calme toi.

La fille, *hors d'elle* – T'es complètement perdu en fait.

*Regard noir du père*

La fille – Tu ne t'en défends même pas ?

Le père, *en hurlant* – Je te demande de me laisser tranquille.

*Les hurlements provoquent les larmes aux yeux de Shadé, elle se retient de pleurer, elle a le souffle coupé.*

La fille – Eh voilà... pfff

*Silence de plusieurs minutes, personne ne bouge, Shadé retient toujours ses larmes*

Le père – Quelles sont les dates exactes du bac ?

La fille – Je ne sais plus, c'est en juin

Le père – Tu ne connais pas les dates exactes ?

La fille – Non je ne sais pas papa je te dis.

Le père – Donc la date, le jour est-ce que tu sais ?

*Shadé est exaspérée, elle ne prend même plus la peine de répondre*

Le père – Hein Shadé, je te parle ?

La fille – Je viens de te dire que je ne savais pas, le 28 juin peut être.

Le père – C'est combien de temps ?

La fille – Je sais plus, de toute façon peu importe, ce seront des heures laborieuses.

Le père – Arrête de dire ça, de te dévaloriser, c'est pas vrai tu n'es pas plus bête qu'un autre, tu t'es bien préparée arrête de dire ça, pourquoi tu dis toujours ça ?

La fille – Bref, d'ailleurs au lycée on a une discussion avec le prof et il était complètement utopiste le mec, il a commencé à dire que grâce à l'indépendance du Bénin, le racisme n'existerait plus mais moi je pense que ça n'est pas possible...

*Le père coupe la parole à Shadé*

Le père – Tu sais le racisme c'est très compliqué, il ne suffit pas d'être indépendant, il y a le racisme immoral : la peur de l'autre, la pauvreté imaginaire et intellectuelle, il y aura toujours des gens pour le vouloir et le véhiculer, mais le racisme systémique organisé comme mode de production, d'organisation et d'économie celui-là, il suffit d'être imaginaire pour mettre autre chose en place.

La fille – Donc il suffit d'arrêter le deuxième et de faire comme on peut avec le premier ?

Le père – Non malheureusement ils sont interdépendants, beaucoup te feront croire que dorénavant le deuxième n'existe plus, ou qu'il est n'est pas fondé sur le premier, ils sont bien interdépendants... ils sont bien interdépendants... hm hm...

*La fille regarde son père de façon admirative.*

La fille – Comment tu sais ça papa ?

Le père – C'est comme ça, je le sais, je l'ai su, plus jeune, tu sais j'ai lu.

La fille – Mais maintenant ?

Le père – ...

La fille – Papa ?

Le père – ... »

*Il est allé s'allonger sur le canapé avec ses fruits, reparti dans ses pensées, comme si la conversation n'avait jamais existée. Shadé part résignée, elle sait qu'il s'est refermé. Elle le regarde longuement avec beaucoup d'admiration.*

**Inès Lawal**

## « Quand les frontières ne sont plus seulement de territoire, mais aussi de peur et de haine »

### Scène I

*Discussion entre une maman et son petit garçon Louis, six ans, pendant la Seconde Guerre mondiale, en France (Paris) en 1943. La mère fait partie d'un mouvement de résistance.*

Le fils – « Dis maman, il revient bientôt papa ?

La mère – Oui oui il reviendra...

Le fils – De toute façon papa il m'a promis qu'il reviendrait pour fêter mes sept ans ! C'est grand sept ans hein maman ?

La mère – Oui c'est vrai, c'est déjà grand sept ans.

Le fils – Papa dans sa lettre il a écrit que j'avais dû devenir un grand garçon en deux ans !

La mère, *plus bas à elle même* – Ces deux ans m'ont paru une éternité...

Le fils, *regardant par la fenêtre* – maman... pourquoi il y a des messieurs en uniforme partout dans la rue ? Ils nous surveillent ?

La mère – Les messieurs en uniforme c'est les allemands, ils occupent notre pays et on sait pas encore pour combien de temps. Tu sais, c'est dans leur pays que Papa a été obligé de partir travailler.

Le fils – Mais maman, pourquoi papa il est parti travailler chez eux et eux ils viennent chez nous ?

La mère – Oh tu sais c'est une longue histoire, il n'y a qu'une frontière entre la France et l'Allemagne mais en ce moment c'est beaucoup plus que cela qui nous sépare, c'est la guerre, la France est occupée et plusieurs minorités sont en danger.

Le fils – Et bien moi j'aime pas la guerre ! En plus ils ont l'air méchants les allemands !

La mère – Et bien oui c'est sûr qu'ils ne font pas très commodes, et ils n'aiment pas qu'on leur montre un quelconque désaccord donc il faut continuer d'être un gentil garçon, passer devant eux comme si de rien n'était.

Le fils – Et maman pourquoi les voisins ils doivent porter une étoile jaune sur leurs vêtements ?

La mère – Écoute mon petit Louis, je veux bien essayer de t'expliquer mais ce sont des histoires de grands. En Allemagne il y a toute une idéologie nazie qui a été créée et fondée sur la haine et le rejet de la différence mais ce sont de fausses barrières qu'ils essaient de dresser entre les gens. Plus simplement, il faut que tu comprennes que toute une partie des messieurs en uniforme souhaite faire du mal aux personnes qui portent l'étoile.

Le fils – Mais maman nous on veut pas qu'ils leur fassent du mal... j'en ai plusieurs des copains qui doivent mettre une étoile et je veux continuer de pouvoir jouer avec eux... et puis il y a les voisins aussi et moi j'aime bien quand ils viennent manger chez nous !

La mère – Tu as tout compris c'est pour ça qu'il faut être prudent et les aider comme on peut s'ils ont besoin. Et puis il faut toujours garder l'espoir qu'on puisse vivre à nouveau comme avant.

Le fils – Moi aussi je veux que ce soit comme avant, c'était quand même mieux avec Papa et puis on mangeait du chocolat et de la brioche au goûter !

*Scène II*

*Discussion entre Louis et sa maman dans leur appartement. Ils assistent à l'arrestation de leurs voisins juifs en entendant le bruit à travers la cloison.*

Le fils – Maman ? Maman ? Pourquoi il y a du bruit dans les escaliers de l'immeuble alors qu'il fait nuit ?

La mère – Ne t'inquiète pas Louis, moi aussi ça m'a réveillé mais chut... il ne faut pas faire de bruit j'essaie d'écouter pour comprendre ce qu'il se passe.

*Bruit d'une porte qui s'enfoncé. Un cri.*

Le fils – Maman j'ai peur...

La mère – Ne pleure pas ça va aller promis, viens dans mes bras...

*Un pas lourd sur le palier. Des allemands parlent fort.*

« Gehen sie aus ihrem Haus ! Das ist ein Befehl ! » (Sortez de chez vous ! C'est un ordre !)

Le fils – On doit faire quelque chose maman ?

La mère, *tout bas* – Non nous on ne doit pas sortir, ce sont les messieurs en uniforme et je pense qu'ils s'adressent aux voisins.

Le fils – Mais maman tu avais dit qu'on devait les aider s'ils avaient besoin...

La mère – Je sais mon petit Louis, je sais... moi aussi je me sens impuissante d'entendre ce qu'il se passe sans bouger... mais là il faut accepter qu'on ne peut plus rien faire...

*Silence. Le silence est rompu par un allemand qui crie.*

« Gehen sie jetzt raus ». (Sortez maintenant)

*Plusieurs bruits de pas, un militaire bouscule la femme du couple dans les escaliers.*

« Rück vor ». (avance)

Le fils – Maman pourquoi on n'entend plus rien ?

Le fils, *d'un ton presque enjoué* – C'est bon les méchants sont partis ? !

Le fils – Mais... mais maman... pourquoi tu pleures ? »

**Adèle Lefort**

## La montagne... cette bête

### Scène I

*La scène s'ouvre sur l'intérieur d'un petit avion, où Jean est assis près du hublot, les yeux brillants d'excitation alors qu'il contemple la montagne majestueuse qui s'étend sous lui. À travers la petite vitre, il peut voir les sommets enneigés qui percent les nuages, les vallées verdoyantes parsemées de rivières scintillantes et les falaises, abruptes, défiant toute description. La vue est à couper le souffle, et Jean ne peut s'empêcher de sourire.*

Je contemple cette montagne... Cette bête. Chaque pic, chaque crête, chaque falaise représente un défi à relever, une frontière à franchir. Mais je refuse de reculer.

Je détourne mon regard de la montagne pour observer les autres passagers de l'avion. Leurs expressions varient. Certains évitent soigneusement le regard des autres, tandis que certains échangent des sourires nerveux. Et cet homme à côté de moi, c'est drôle comme ses mains se serrent. Pourtant il a plutôt l'air du genre expérimenté, à le voir, je n'ai pas l'impression que c'est la première fois qu'il affronte les sommets. Au fur et à mesure que l'avion avance, elles se serrent plus. De la peur ou de l'excitation ?

En tout cas, chacun semble porter son fardeau. Je remarque certains plonger dans l'inconnu avec enthousiasme tandis que d'autres laissent transparaître leur anxiété. Mais il y a une chose dont je suis sûr, tous partagent ce même désir ardent de conquérir ces sommets. Dans leurs regards furtifs et leurs soupirs étouffés, je sens une camaraderie tacite, une compréhension mutuelle de ce qui nous attend.

L'avion poursuit son trajet à travers ce beau ciel dégagé, se rapprochant lentement d'un village niché au pied de la montagne. Le bruit sourd des moteurs est le seul son qui accompagne mes pensées tourbillonnantes alors que je m'impatiente quant à ce qui m'attend.

**Vincent Legardien**

## La Frontière

Novembre 2023, un petit café à Grenoble. Cette ville, entre la France et l'Italie, est un point de rencontre pour nos deux personnages. Ils ont fait la moitié du chemin chacun pour partager leurs états d'âme. La langue les sépare de prime abord, mais les regards parlent avant tout.

L'un perçoit la frontière comme une barrière que l'on peut franchir, l'autre comme une ligne infranchissable, un mur figé dans l'inévitable. Cette opposition se traduit jusque dans leurs postures : l'un, replié sur lui-même, bras croisés, drapé dans un long manteau de laine, le visage impassible. L'autre, vibrant d'espoir, le corps ouvert au changement, les yeux pleins d'éclats, prêt à faire fondre cette ligne de glace qui les divise.

Une douce lumière matinale baigne le café, contrastant avec l'atmosphère pesante qui s'installe. Deux cultures, deux langues, deux visions du monde. Tout en buvant leurs cafés crème, la conversation avance péniblement, suspendant le temps dans cette capsule franco-italienne.

Personnage 1, *brise le silence, un éclat dans la voix* – C'est comme ça ?

Personnage 2 – Comment ça ?

Personnage 1 – Regarde-moi dans les yeux. Tu viens vraiment de dire ça ? Tu sais que ce n'est pas une fatalité, n'est-ce pas ? Il faut se battre pour franchir ces abysses ! Si on ne fait pas un pas, ne serait-ce qu'un seul, alors rien ne changera. Et, bon sang, combien de fois ai-je déjà essayé de te le faire comprendre ?

*Un silence.*

Personnage 1 – Tu veux savoir ce que je pense de cette frontière ? Tu me poses vraiment la question ?

*Il redresse la tête, réfléchit, cherche ses mots.*

Personnage 1 – Pour moi, elle n'a pas sa place. Prenons un peu de hauteur : tu la vois comme un mur, mais cette barrière n'existe que si on accepte de la voir. À quoi sert-elle, sinon à nourrir des tensions absurdes ?

*Il fronce les sourcils, puis, comme illuminé par une idée soudaine, reprend avec plus de force.*

Personnage 1 – Oui, voilà ! En réalité, c'est cette frontière qui est inutile, et je n'ai pas peur de le dire haut et fort. D'accord, elle est là, d'un point de vue pratique... Mais on ne choisit pas de quel côté on naît.

*Il se lève, fait quelques pas, tourne en rond comme pour ordonner ses pensées.*

Personnage 1 – Faisons un point. Deux mondes nous séparent, oui, c'est indéniable. Mais la seule et unique frontière qui nous divise, c'est la langue, n'est-ce pas ?

*Il s'arrête net, scrute son interlocuteur.*

Personnage 1 – Attends... attends... C'est bien de cette frontière là dont tu parles ? Parce que tu sais... le mot frontière regorge de sens. Tu en as conscience, n'est-ce pas ?  
Personnage 2 – ... La langue ?

*L'espace autour d'eux semble se refermer, enfermant ce qui n'a pas encore été dit. Les regards s'accrochent, mais cette fois, il n'y a plus d'espoir, seulement l'écho de quelque chose d'insurmontable.*

**Jade Loiseau**

## « Stockholm »

*À la sortie d'une prison de Suède, le froid intense du matin, vient glacer les esprits.*

### *Scène I*

Père – « Réveille-toi ! N'as-tu donc aucun souvenir de ces années d'enfermement ? Des conditions de vie que cet homme t'a fait subir dans son carcan ?

Johanna – Si vous saviez ô combien cela me hante.

Mère – J'entends, alors pourquoi lui rendre visite quand il est en prison, et toi libérée de sa soumission ?

Père – C'est tout simplement incompréhensible et blessant. N'as-tu donc pas confiance en nous ? Pourquoi vouloir te confier à ce bourreau alors que tes parents sont là pour recueillir tes pensées. Dépasse ce passé qui te hante pour te diriger vers cette nouvelle vie retrouvée, je t'en prie.

Johanna – Je ne souhaite pas de vous de comprendre, laissez-moi juste le voir c'est une urgence, un besoin, une violence.

Père – Comment peux-tu être liée à ce mal qui submerge ton corps et ton esprit de souvenirs indélébiles sur lesquels tu ne sembles vouloir tirer trait ?

Johanna – Je...

Père – Regarde-toi, pleine de bleus, sans aucun cheveu pour couvrir ton visage abimé.

Johanna – ...

Mère – Pourquoi Johanna ? Parle-nous.

Johanna – Je veux le voir, vraiment.

Père – C'est insensé, comment peux-tu ?

*Johanna s'éloigne*

Mère – Ne crois-tu pas que le voir enfermé à son tour pourrait la libérer de cette pensée chaleureuse qui l'envahit en pensant à lui ?

Père – Tu ne vas pas t'y mettre ! Il n'y a donc que moi qui me rend compte de la gravité de la situation, un homme qui nous a fait tant de mal à tous. La seule pensée de l'imaginer poser ses yeux sur elle à nouveau me glace et me ferait mourir comme le jour où il nous a ôté la seule chose qui donnait sens à notre existence.

Mère – Elle a passé plus de la moitié de sa vie avec cet homme, son unique interlocuteur pendant toutes ses années, sa construction est désormais liée à lui, notre semblant d'éducation n'y fera rien.

Père – Cesse ! Nous sommes ses seuls parents et ce qu'elle a vécu là-bas c'est du passé. Alors Johanna parle, dis-moi pourquoi, pourquoi ce besoin persistant ?

*Johanna reste muette face à cette question et tourne le dos à ses parents.*

Johanna, *toujours dos à ses parents* – Je ne pleure plus, je ne parviens à le détester, il a ôté ma vie et sous son emprise me voilà à jamais. »

*Johanna se met face au public, la mère semble vouloir attendre ce père inconsolable, ils s'éloignent peu à peu et la jeune fille prend la parole.*

### Scène II

Je ne connais plus les deux personnes avec qui je converse. Ils sont là près de moi, comme tu l'as été pendant une partie de ma vie.

Ma mère a les cheveux châtons, je ne m'en souvenais pas.  
Mon père a des cernes si intenses que son visage me paraît inconnu et d'un froid immense.

Le tien.... Le tien....

J'aimerais te voir, t'entendre, te découvrir enfermé ; à ton tour.

J'ai écrit, beaucoup, comme une porte vers la liberté, pour ne pas oublier. Grâce aux livres que tu m'offrais, je voyageais hors des murs, confinée. Aujourd'hui l'écriture réapparaît et me permet de t'exprimer ce que je n'oserai jamais révéler par ma parole censurée.

*Elle sort une lettre manuscrite*

La frontière qui me retient à toi me semble insurmontable, je ne peux me tourner vers l'avenir.

L'idée que les gens sachent mieux que moi ce qui s'est passé pendant ces si longues années m'est insupportable. Si je t'avais voué la haine qu'ils me suggèrent tous, je n'aurais pas eu la force de survivre.

Je te pardonne ; chacun commet un jour une erreur.

Ton erreur, c'est moi, fille innocente que tu as blessée, frappée, affamée, mais surtout à qui tu as menti et qui n'est plus rien sans toi aujourd'hui.

J'aimerais me libérer, il est temps, la frontière me guette, les gens ne me comprennent pas, je dois franchir le pas et danser loin de toi.

Mais lorsque l'idée qu'il t'arrive quelque chose me traverse l'esprit, enterrée vivante je le suis.

Si tu pars tu emportes ma vie.

Les questions qui ne s'arrêtent jamais forment pour moi le retour de l'emprisonnement passé. On me demande de construire un nouveau chemin, mais libre je ne suis point.

*Johanna s'agenouille progressivement, flûte traversière à ses genoux, hésite à la prendre puis se décide à jouer un morceau en l'honneur de cet homme : Pavane pour une infante défunte de Maurice Ravel jouée à la flûte traversière.*

**Justine Marceaux Dufour**

## Femme fatale, femme létale

Je suis fatiguée, fatiguée de la façon dont on me traite. Vous pensez réellement que je le fais par choix ? Que vous êtes naïfs ! Vous pensez, comme eux, que j'ai choisi une vie de débauche car je préfère fuir mes responsabilités en abandonnant mes principes. Au travail, je dois être belle, souriante, me tenir droite. Danser et chanter pour les beaux yeux d'admirateurs au sourire carnassier. Je dois me taire, ne pas me plaindre quand je sens des mains baladeuses se poser sur moi et quand je suis appelée par des insultes au lieu de mon prénom.

Ils me veulent silencieuse, pourtant ça me brûle de l'intérieur de hurler tout ce que je ressens. Mais je ne peux pas. Je ne dois pas discuter quand on me demande d'en dévoiler plus. Mais je ne veux pas. Alors, je ferme les yeux pour ne pas voir leurs visages me fixer avec cette expression répugnante. Ils me font peur, je vois des idées sombres naître dans leurs pupilles quand ils posent leurs yeux sur le creux de mes reins.

Pourquoi ne sont-ils pas capables de voir ce que j'ai au fond de moi ? Pourquoi ne s'intéressent-ils qu'à mes formes ? Je ne suis que de la chair et des os à leurs yeux. Je ne suis qu'un objet de désir, une muse de leurs pulsions animales. Est-ce qu'un jour quelqu'un aura conscience que comme eux j'ai des émotions ? Que comme eux, je peux penser et tenir une conversation ?

Je suis comme vous, je mérite la même considération que vous portez à votre femme, votre mère ou votre sœur. Je rêve qu'un jour on m'appelle de nouveau "Madame". Je suis un de vos semblables. J'ai un cœur, une tête, un corps. Ne l'oubliez pas pour quelques courbes et des tissus un peu courts. Ne soyez pas comme eux, je vous en conjure.

Écoutez-moi, je vous en supplie ! Entendez mes inquiétudes ! Ça ne sera pas long, mais j'ai besoin que l'on m'écoute et qu'on me comprenne... Accordez-moi quelques minutes de votre temps !

Je n'arrive plus à rester impassible face à leurs menaces. Je crains pour ma sécurité, un jour je vais mourir ici, on va me blesser, on va me tuer. Ils vont me dévorer, ils vont déchirer ma chair de leurs crocs acérés. Mon sang coulera le long de ma peau. Personne ici ne peut m'assurer que rien de mal ne m'arrivera. On m'a déjà battue et rabaissée, et pourtant je suis bloquée ici. J'ai un loyer à payer et un fils à élever.

Je ne veux pas qu'on s'en prenne à mon fils, c'est la seule merveille qui me reste. Je ne sais pas de quoi je serais capable si quelque chose arrivait... Si un de ces hommes exécutait ses menaces. Qu'il me retrouvait et me punissait pour avoir été trop fière.

Je veux qu'on m'écoute, êtes-vous conscient de mes inquiétudes ? Arrêtez de fixer mon corps, on s'en moque que je ne sois pas assez habillée à votre goût ! Ce qui compte, c'est ce qui est dit, pas ce à quoi ressemble celui qui le dit !

Je ne comprends pas ce qui bloque, pourquoi insistent-ils quand je dis non. On me dit que j'exagère, que ça fait partie de mon travail mais jusqu'à preuve du contraire je ne suis pas née pour qu'on me harcèle. Comment peut-on oublier qu'avant d'être femme, je suis un individu. Est-ce qu'ils traitent leurs mères et leurs sœurs de la même façon que moi ? J'en doute.

Je sais qu'on me préfère bien docile mais je ne veux plus jouer ce rôle. Ça ne me va pas. Je suis enragée, je sens la haine couler dans mes veines. Je hais la

façon dont vous me considérez. Je ne suis pas votre objet de désir. Je suis une femme, une femme libre et indépendante, une mère aimante et respectable !

Je ne veux pas seulement être considérée comme une femme fatale car je fais naître en eux des désirs sombres. Je veux qu'on soit conscient que je suis une femme létale. Je veux qu'on me craigne, je veux qu'on me respecte. Je veux qu'on soit conscient que moi aussi je peux montrer les crocs et hurler. Que moi aussi je peux être grossière. J'aimerais au moins qu'une fois dans leur vie ils sentent ce que ça fait d'être dans ma peau, qu'on puisse inverser les rôles. Que pour une fois ce soit moi la chasseuse et non pas la chassée.

**Maiwenn Martinez-Garcia**

## Frontières : Une Vie en Mouvement

Mesdames et Messieurs, chers spectateurs,

Je vous invite à plonger dans l'univers complexe des frontières qui ont façonné ma vie. Je suis russe d'origine arménienne, vivant en France, mais mon identité ne se limite pas à ces simples étiquettes. Je suis à la fois 100 % française, 100 % arménienne et 100 % russe, mais surtout, je suis une personne sans identité définie par les frontières traditionnelles.

Aujourd'hui j'ai envie de vous emmener dans un voyage au-delà des frontières géographiques et culturelles, explorant les différentes facettes de ma vie façonnée par les traditions, les langues et les musiques.

Les frontières linguistiques, que j'ai surmontées en parlant russe, arménien, français et anglais, sont le point de départ de cette aventure. Mais ce n'est que le début. Il y a aussi les traditions qui ont marqué mon parcours, de Vardavar à la galette des rois, en passant par les soirées animées autour de la vodka.

La musique, universelle et sans frontières, sera également au cœur de notre voyage. Des mélodies envoûtantes de Komitas aux chansons intemporelles de Jacques Brel, en passant par les compositions grandioses de Tchaïkovsky, nous sommes en train d'explorer la richesse de ces différentes cultures musicales.

Et que serait un spectacle sans littérature ? Les lectures, des classiques de la littérature russe comme Dostoïevski et Tchekhov, aux chefs-d'œuvre français de Victor Hugo et de Molière. Les écrivains arméniens, bien que moins connus mais aussi importants pour moi comme William Saroyan, Hovhannès Toumanian.

Ensemble, nous pouvons briser les frontières qui séparent géographiquement la France, la Russie et l'Arménie, pour découvrir que la richesse et la diversité de ces trois cultures peuvent être représentées dans une seule personne.

Bienvenue dans « Frontières : Une Vie en Mouvement ».

**Syuzanna Mikaelyan**

## Les bombes, c'était des Do

5136 morts.

La Méditerranée.

2016.

Une mer déchaînée, des flots entraînants et un bateau flottant au loin dans cet océan.

Un océan de larmes qu'ont dû traverser tant d'enfants pour s'échapper de leur malencontreuse destinée.

De la pluie, des éclairs, c'est la nuit.

Un enfer, dans cette mer, passage obligatoire pour la vie.

Très tard, le soir, elles ont couru vers ce rafiot, symbole de leur espoir de renaître, à nouveau.

Cette histoire, celle de nombreux enfants, reste oubliée, politisée ou cachée.

Nour et Sana, 3 et 5 ans au commencement.

De son accent chantant, la plus jeune m'a raconté cette première nuit de traversée, et son regard, habituellement si brillant, s'est éteint lentement.

La guerre, cette guerre leur a ôté ce qu'elles avaient de plus précieux, leur innocence, remplacée par du sang, des bombes, des attaques et des bombardements...

Le premier jour où je l'ai vu, Nour avait 12 ans. Prodige de la musique, je l'ai remarqué en à peine un instant.

« Les bombes, c'était des do » me racontait-elle entre deux sanglots. « Et Sana elle criait en ré... »

Dans l'esprit de Nour, il n'y avait que ces mots, la guerre, l'enfer, les attaques, mais aussi un rêve.

Traverser la mer, pour que ces cris d'horreur se transforment en un son de

bonheur. Celui de son archet, caressant doucement, la corde ré...

Partie de la Syrie à 8 ans, elle avait échappée à la mort, contrairement à ces 12 000 autres enfants.

Contrairement à Sana.

Je ne peux vous dire que ce que je sais mais, certaines choses ne se disent pas, elles s'écoutent : la voir jouer suffit à vous raconter.

Je ne sais pas comment l'expliquer me sentir si touchée, par une histoire si éloignée. Pourtant c'est ce qui m'est arrivé.

Mon premier cours au conservatoire. J'étais terrifiée par ces visages à peine plus jeunes que moi. Et là, elle est arrivée, les mains tremblantes et les yeux pétillants. Elle m'a tout de suite étonnée, elle était si petite, que faisait-elle dans cette classe remplie d'élèves si expérimentés ?

Je l'ai laissée s'installer, et, elle a commencé à jouer.

J'ai fondu en larmes, sans pouvoir l'expliquer, et j'ai vu ces visages déchirés, ces vies arrachées, la mer les avaler, les bombes exploser.

Et j'ai su.

J'ai su que cette noirceur dans son jeu venait de ces années de douceur manquées. De la perte de sa sœur dans les profondeurs d'une mer agitée. Mais ce calvaire, il s'évaporerait, lorsque doucement, balançant son archet, la musique prenait toutes ses pensées.

Et je voulais l'aider, mais comment comprendre ce que ces milliers d'enfants vivent chaque jour, pour tenter de survivre à des conflits dont ils ne sont que malheureux observateurs ? Du plus profond de notre cœur, nous ne pouvons qu'imaginer, les horreurs qu'ils ont traversées. Car la fureur des hommes n'a que faire de la candeur de ces petits êtres brisés.

**Faustine Osmont**

## Seametièrè

– « Fais-le taire »

Ils me crient dessus, ils s'agitent tous.

J'étouffe, j'ai froid, j'ai faim.

L'eau de la mer me pique les yeux, ma peau est à vif, mes vêtements me collent à la peau ; ils m'emprisonnent.

J'ai mal.

– « J'essaye ; mais il a peur. »

J'essaye, vraiment, je n'ai pas le choix, c'est lui et moi contre eux.

Lui et moi.

Nous contre eux, mon amour.

On nous éclaire tous pendant quelques instants. Avachis les uns sur les autres, affamés, ils ne sont que des silhouettes.

Ils nous veulent du mal, mon amour, ils nous veulent du mal et pourtant nous voulons tous la même chose.

Fuir.

Le chemin de la liberté a un prix, mon amour. Face à nous, les frontières saignent.

J'espère que tu n'auras jamais à le comprendre.

Et tes pleurs, mon amour, sont un obstacle sur leur chemin,  
Alors je t'en prie, calme-toi.

Les silhouettes se poussent, s'abaissent, se tapissent sur le sol mouillé du bateau.

Elles écrasent les plus faibles.

– « Sssshhh mon bébé, c'est bientôt fini »

Ils éteignent le moteur, ils nous encerclent mon enfant.

Calme-toi je t'en prie.

On est si près.

Là, là doucement, tout près de mon cœur mon amour, calme-toi.

– « Fais le taire ou on le fait »

J'essaye de voir qui nous parle, mais les plaintes fusent de tous les côtés.

Je suis désolée mon enfant, je n'arrive pas à arrêter de trembler.

– « Tu vas nous faire repérer, tais-le ou passe par-dessus-bord »

Mon bébé,  
mon amour,  
mon Talal,  
toi et moi,  
nous contre eux.

Je ferai tout pour toi mon enfant.

Qu'ils osent te toucher.

– « Ils arrivent, vite, donne-le-moi »

Les monstres n'ont plus de patience ; c'est l'espoir qui fait ça.

Mais s'ils sont monstres, je suis mère, je suis déesse, qu'ils osent te toucher.

Ils essayent de t'attraper, tu pleures, plus fort, mais qu'ils essayent.

Nous contre eux.

Je crie, je griffe, je mors, toi serré à ta place, contre mon cœur, si fragile.

Ils ne te prendront pas.

Les mains sont nombreuses, elles me battent, elles me touchent ;  
les bras, les cuisses, le dos, les seins,  
elles me plaquent, elles m'étouffent.

Je tousse et je saigne et je vomis.

Ils t'arrachent à moi.

Ils me tiennent.

Mon enfant, mon amour, je suis désolée.

Je crie, et tu hurles encore plus fort.

Mais soudain tu te tais, et ce n'est que trop tard que je comprends qu'ils te tiennent la tête sous l'eau.

Je hurle.

Je hurle, mais mes cris sont silencieux.

Les tiens ont cessé car tu n'es plus.

Nous ne sommes plus,  
je reste seul au milieu de ces hommes,

Ils s'agitent.

Et alors que je te pleure, un bateau s'approche.

Ta mort, inutile mon amour,  
les garde-côtes nous ont trouvé.

**Cyann Piard**

## Le dernier rendez-vous

J'ouvre les yeux, ne me rappelant plus pourquoi je les avais fermés. Curieusement, je me sens essoufflée, comme si je venais de me réveiller d'un rêve très bizarre. Mais je suis assise. Autour de moi ; des murs blancs immaculés, un sol étincelant de la même couleur, si on peut appeler ça une couleur. Aucune décoration sur les murs, aucune plante, aucun tapis ; juste, le néant absolu. À part peut-être ces chaises, blanches aussi, disposées dans la pièce pour former une sorte de U. Je suis sur l'une de ces chaises, mais je ne me rappelle pas m'y être installée. Je ne comprends pas trop ce qui se passe. Alors j'attends. Je ne sais pas combien de temps. Et alors je saisis ; je suis dans une salle d'attente. Mais pourquoi ? Pour quel rendez-vous ? Je me lève, essayant de trouver quelque chose. Des réponses.

Je parcours l'espace ridicule qui me bloque. Quelle pièce froide... Mais où est-ce que je suis ? Je réalise soudainement dans quelle tenue je suis : à l'instar de la pièce, vêtue de blanc de la tête aux pieds. Je n'étais pas habillée comme ça, la dernière fois. En même temps, je ne me rappelle plus de mes anciens vêtements... Où est ma montre ?

Je caresse mon poignet, comme si ça allait la faire réapparaître, mais sous la surprise, j'enlève mes doigts immédiatement ; ma peau est glacée. Pourtant... je n'ai pas froid...

Mais qu'est-ce qui se passe ?

Une main sur mon front, engourdie, je tente de rationaliser : il faut que je me calme.

Quelqu'un va venir. Quelqu'un va m'aider. Quelqu'un va me sauver. Il faut juste que j'attende, je conclus en m'asseyant par terre.

Je ne sais pas combien de temps s'écoule ; j'ai l'impression que cela fait des heures, mais comment calculer la solitude ? Comment se repérer quand il n'y a aucun bruit, aucun mouvement, aucune présence ? Tel un lion en cage, je tourne en rond et perds patience.

Je veux sortir. Mais par où ? Il n'y a rien autour... Je suis coincée...

Alors que la panique me gagne, une lumière jaillit non loin de moi, sur une des chaises de la salle. D'abord aveuglée, je me protège les yeux. Lorsque je m'en sens capable, je regarde la source de la lumière. Une silhouette se dessine : c'est quelqu'un !

Un vieil homme est là ! Je ne suis plus seule ! Il faut qu'il m'aide ! On dirait qu'il sait pourquoi il est là, en plus ! Génial !

Malgré la situation, je tente de rester calme lorsque je l'aborde :

« Monsieur ! Excusez-moi... Vous... ? »

Je m'interromps, car il ne réagit pas. Pourquoi il ne réagit pas ? Il est peut-être sourd...

Je m'approche, assez près pour qu'il ne puisse pas me rater. Je fais même des mouvements devant son visage, lorsque je m'arrête en plein dans mon élan.

Il ne me voit pas.

Est-il seulement capable de sentir ma présence ? Je tente de lui saisir le poignet, doucement, mais une nouvelle fois je retire ma main comme si je venais de me prendre une décharge électrique. Il est froid, lui aussi ! Ou bien est-ce ma froideur que je sens sur sa peau ?

Totalement confuse, je tente de trouver une réponse plausible, si ce n'est simplement logique, à toutes mes questions.

Tout d'un coup, un bruit survient, comme le crissement d'une baie vitrée. Alertée par ces uniques stimuli auditifs depuis une éternité, je traque la source, à l'affût. Le mur sur ma droite s'est fendu... Si je ne le voyais pas de mes yeux, je n'y croirais pas, et pourtant c'est là, devant moi.

Il y a quelqu'un derrière ! C'est une femme, à un bureau de verre. Entièrement vêtue de noir, des lunettes rectangulaires posées sur le bout du nez, les cheveux parfaitement coiffés, elle travaille sur un ordinateur, qui lui aussi est en verre. Je ne cherche pas comment cela peut être possible, il faut que je fonce !

« Alors, le dossier suivant...

– Excusez-moi, madame, s'il vous plaît...

À ma plus grande joie, la femme relève les yeux et me regarde, l'air blasé.

– Oh, vous me voyez ! Je m'exclame. Génial ! Super, super ! J'aurais besoin de votre aide...

La femme, sobrement, retourne à son ordinateur.

– Ce n'est pas votre tour. Veuillez attendre.

– Comment ça ? Mon tour pour quoi ?

La femme, le plus naturellement du monde, me répond comme si c'était une évidence.

– Pour que j'examine votre dossier.

– Quel dossier ? Je demande, perplexe. Où sommes-nous ?

On dirait alors qu'elle comprend la situation. Lessivée, elle s'arrête d'écrire et se pince l'arête du nez. J'ai l'impression que j'ai fait une bêtise, mais je comprends de moins en moins ce qui se passe.

– Oh. Vous êtes un d'entre eux.

– Mais de quoi est-ce que vous parlez ?

La femme me jette alors un regard peiné mais las :

– Vous allez comprendre. Mettez-vous sur le côté.

Incrédule, je lui obéis toutefois.

La femme, s'étire et s'écrie derrière moi :

– M. Dupont, c'est à vous !

– C'est le vieil homme de tout à l'heure ! Je réalise lorsqu'il passe devant moi sans me regarder. Je rêve où il se croit chez un médecin généraliste ? ! Mais pourquoi il est aussi tranquille ?

La femme m'ignore.

– Approchez, approchez. Là, mettez-vous face à moi.

Elle fait plusieurs manipulations sur son ordinateur et revient à « M. Dupont », radieuse.

– Ah, je vois que tout s'est bien passé ! C'était à la maison de retraite, c'est ça ?

– De quoi, « la maison de retraite » ? J'interviens. Pourquoi personne ne veut m'expliquer ? !

– Oui, lui répond M. Dupont, serein. Ça fait longtemps que j'attendais ce moment, vous savez. Et je n'ai jamais été aussi en forme !

– J'en suis ravie, dit la femme en agrandissant son sourire. Vous savez, peu de gens sont reconnaissants du travail que j'accomplis, alors ça me touche. Enfin, bref, je vois que vous avez fait beaucoup de dons à des œuvres caritatives... Vous avez fait l'armée, nah nah nah... Bon ! Cela me paraît parfait, M. Dupont. Je vous ouvre, c'est la première porte sur votre droite. Bon voyage !

– Mais pour aller où ? Je crie face à l'impatience qui me submerge.

À cet instant, une autre porte se fend dans le mur, à droite derrière la femme. Une lumière chaude et douce s'en dégage, l'odeur des prés embaume la pièce. Des oiseaux chantent, j'entends même des criquets.

Je jette un œil vers M. Dupont. Il a l'air heureux, presque... prêt ?

Tout d'un coup, il se transforme en une gigantesque lumière, comme lorsqu'il est arrivé. Cette lumière se déplace, arrive à cette espèce de portail, et disparaît à l'intérieur. Dès lors, la porte se referme, et la pièce redevient froide et sans vie.

– Que...

C'est la seule chose que j'arrive à dire, avant qu'une hypothèse affreuse me vienne en tête. Une idée dont je ne peux plus me débarrasser. Une main sur chacune de mes tempes, je titube, sous le choc. La femme revient à moi, et son sourire tombe :

– Vous avez compris, maintenant ?

Mes lèvres tremblent.

– Je ne suis pas sûre de le vouloir, finalement.

La femme m'observe, compatissante :

– Vous n'avez pas le choix... Bon, regardez encore. Cela va peut-être vous éclairer davantage. Mme Bion, c'est à vous ! Ajoute-t-elle en regardant derrière moi une nouvelle fois.

Une femme arrive à son tour, portant une enfant d'environ quatre ans endormie dans ses bras. Elle semble en état de choc... Elle non plus, elle n'a pas l'air de me voir. La femme, lit sur son ordinateur et devient prise d'effroi. Elle relève les yeux vers Madame Bion.

– Oh... Je... Je suis vraiment navrée. Ça s'est passé chez vous, n'est-ce pas ?

Madame Bion a les larmes aux yeux.

– Oui. Est-ce que... Est-ce que ma fille peut venir avec moi ?

– Je lis qu'elle ne s'est pas réveillée quand c'est arrivé, répond la femme sans répondre en lisant.

– Non... J'ai fait de mon mieux pour que...

– Elle a fait de son mieux pour que quoi ? Je chuchote à la femme.

– Je sais, rassure cette dernière. Et ne vous inquiétez pas. Elle n'a pas eu peur. Pas du tout.

Madame Bion, lâche alors un sanglot mêlé à un soupir de soulagement. De mon côté, horrifiée, j'ai enfin compris. Je me tourne vers la femme, les larmes aux yeux, qui continue de s'adresser à Madame Bion, gênée, tout d'un coup :

– Seulement... vous comprenez que je ne peux pas prendre cela en compte pour le placement.

– Le placement ? Je répète sans saisir.

Madame Bion hoche la tête d'un air résolu, une larme coulant sur sa joue.

– Je sais. Mais peu importe, je veux juste qu'elle reste avec moi. Je sais que je ne le mérite pas, à cause de tout ce que j'ai fait dans ma vie... mais je vous le demande.

– Bien, répond la femme, touchée. Je vais voir ce que je peux faire. Je vois que par votre travail, vous avez fait mettre des milliers de gens à la rue... Il est noté que vous n'avez jamais eu des remords. Et vous avez détourné des fonds de votre boîte, c'est bien cela ?

– Oui... avoue Madame Bion, honteuse.

– Ils se sont vengés, n'est-ce pas ? Comprend la femme.

– Oui, répète-t-elle, le visage déformé par la culpabilité.

– Vous tenez vraiment à ce que votre fille vienne avec vous ? Demande la femme, dubitative. Là où vous allez, ce n'est pas la place d'un enfant.

– Mais vous comptez les emmener où ? J'interviens. Dans le pré de tout à l'heure ?

– Je sais... concède Madame Bion en pleurs. C'est égoïste, je le sais aussi... Mais elle est tout ce que j'ai...

La femme, après un moment où elle reste silencieuse, décide :

– C'est bon. Vous pouvez y aller. Votre fille ne sait pas où vous allez, alors serrez-la bien fort pour qu'elle puisse entrer avec vous, d'accord ? Bonne chance. C'est la porte à gauche.

De la gratitude se dessine sur le visage de Madame Bion lorsqu'elle ressert son enfant contre elle. Une autre porte s'ouvre derrière la femme, qui affiche un air désolé, comme si elle savait ce qui les attendaient.

Des cris déchirants emplissent la pièce. Les mains sur les oreilles, je tente de me protéger de ces bruits assourdissants. Des centaines de voix crient en même temps, hurlent de douleur et supplient.

– Par pitié, arrêtez ça ! Je crie malgré le bruit. Attendez, attendez... elle ne va pas emmener sa fille là-dedans ? ! Mais elle est malade ou quoi ? ! Oh... elle se réveille ! Mais faites quelque chose, empêchez-la de prendre sa fille dans cet endroit ! Regardez-la, elle nous sourit ! Elle est innocente ! Vous ne pouvez pas la mettre là-dedans ! Pourquoi elle ne va pas dans la pièce avec la prairie ? C'est qu'une enfant !

– La mère voulait qu'elles soient ensemble, m'explique la femme calmement.

– Et c'est une excuse ? ! J'explose en essayant de les rattraper, mais la porte se referme sur moi.

Je ne peux que regarder Madame Bion et sa petite devenir une fumée noire putride.

Révoltée, anéantie, je tambourine sur ce qui n'est désormais plus qu'un mur, en exigeant de faire sortir l'enfant. Quand je réalise que c'est inutile, je recule en titubant, et vais m'asseoir sur le sol froid, loin. Des pleurs surgissent, et je comprends que c'est moi qui sanglote.

La femme, toujours assise, affiche un air coupable.

– Je sais que c'est dur... tente-t-elle de dire.

– Non. Non, je ne veux pas. C'est horrible ce que vous avez fait.

La femme essaye de se lever, mais je l'en dissuade en la défendant de s'approcher de moi.

– Vous n'avez pas le choix, répond-t-elle, patiente. Venez. C'est votre tour.

– Non ! Je nie dans une colère noire. Non, je vous dis ! Je ne suis pas comme eux ! Je suis vivante ! Je ne peux pas être là ! Je ne peux pas partir !

Des sanglots m'interrompent, puis le silence le plus total.

– Je ne veux pas partir... je geins en la regardant.

– Je sais, dit la femme, à nouveau compatissante. Mais vous ne pouvez plus rester ici, maintenant.

– Pourquoi ils ne me voyaient pas ?

– Parce que ceux qui savent ne se voient pas entre eux. Ceux qui, au contraire, ne savent pas, sont persuadés d'être comme avant. Alors ils peuvent se voir.

– Pourquoi je ne me souviens de rien ?

– Certaines personnes ne se souviennent pas en arrivant. Et ce n'est pas grave. Mais il faut qu'elles réalisent. Et une fois que c'est fait, elles ne peuvent plus rester dans la salle d'attente. C'est à moi de les placer.

Fataliste, je me relève et avance vers elle, la peau du visage tirée par les larmes séchées sur mes joues.

– Bien, félicite la femme. Hum, je vois que vous avez fait des études... Vous avez grandi dans une famille heureuse. Mais... il n'y a presque rien de marqué dans votre dossier.

– C'est vous l'experte, à vous d'en déduire les conclusions, j'assène, la colère me prenant.

– Vous n'avez rien fait de particulier de votre vie, conclut la femme, presque sur un ton de reproche. Vous étiez tellement accrochée à vos notes, à votre réussite, qu'on dirait que vous avez totalement oublié la vie qu'on vous avait donnée... Est-ce que ce devoir en valait vraiment la peine ? Ajoute-t-elle.

– Je me souviens, je murmure... Je préparais un examen super important chez moi. Ma fenêtre était ouverte. Un coup de vent, et ma copie s'envolait. J'ai essayé de la rattraper. Mais j'habitais au quinzième étage.

– Vous vous êtes basculée trop vivement. Ce sont les voisins qui vous ont retrouvée, en rentrant chez eux... vous aviez votre devoir dans la main.

– C'était si important, sur le moment...

– Et maintenant ? »

**Alix Prin**

## Où va l'humanité ?

Une personne se tient seule sur scène.  
Je rentre sur scène

Vous voyez cette personne ? Qui se tient seule, là, devant vous ?  
Cette personne, c'est nous, vous, moi.  
Mais si, si, je vous assure !  
On ne dirait pas comme ça, elle ne paie pas bonne mine. Pourtant, nous tous qui sommes ici avons un point commun avec cette personne : nous sommes tous des êtres humains.

Quand on y pense, c'est grâce à Prométhée tout ça. Sans lui, on ne serait rien. On n'avait ni plumes, ni griffes, ni crocs. Rien pour se tenir au chaud ou pour chasser. Pris de pitié, Prométhée nous a fait don du feu. Ou de la technique si vous préférez.  
Ce qu'il faut retenir, c'est que grâce au feu, grâce à la technique, nous avons pu chasser, nous nourrir, nous loger, construire des communautés, des bâtiments, fonder des sociétés. Tout cela, ce sont autant de bases qui nous ont permis de survivre, d'exister.

Pensez-y, sans Prométhée, cette personne ne se tiendrait pas là (pointer la personne qui est sur scène) et vous non plus !

Mais cela ne nous suffit pas d'exister. De simplement exister. Nous ne sommes pas des animaux. On fait bien plus que de manger et de construire des communautés. On change le monde ! Le monde dans lequel nous vivons est en perpétuel mouvement, en constante évolution. On fait des découvertes scientifiques, géographiques incroyables, on repousse sans cesse les limites, qu'elles soient morales, religieuses, culturelles, géographiques ou même psychiques.

Et ainsi, nous franchissons les frontières de l'ignorance, pour nous élever vers les sommets de la connaissance et de la sagesse. Car c'est là, dans cet entre-deux fertile, que réside la vraie essence de notre humanité.

La personne part au fur et à mesure que je parle, tandis que je m'avance sur scène.

Nous-mêmes, individuellement, nous changeons. On grandit, on vieillit, on fait de nouvelles expériences, on rencontre de nouvelles personnes. Nous changeons en permanence. Rien n'est immuable.

Mais Prométhée, en nous donnant le feu, en nous laissant entrevoir la possibilité d'accomplir tant de belles choses, n'aurait-il pas signé notre fin ?

Pensez-y, où allons-nous aujourd'hui, où nous plaçons-nous dans l'histoire du monde ?

Les frontières que nous connaissions, les repères sur lesquels nous nous appuyions, se déconstruisent sous nos yeux. Les valeurs, les fondements de notre société, sont remis chaque jour en question, délaissés au profit de nouvelles normes éphémères, instables.

Nous nous plaçons dans une période d'intervalle, où rien n'est figé et tout évolue.

Cela peut être bénéfique mais lorsque ça va trop loin, que faut-il en penser ?

Ce changement incessant, cette déconstruction perpétuelle, est-ce vraiment le progrès ? Ou bien sommes-nous en train de nous perdre dans un tourbillon d'instabilité, de confusion, où rien n'est solide, rien n'est durable ?

Les frontières ne sont pas seulement physiques. Elles sont aussi symboliques, culturelles, morales. Et quand ces frontières se brouillent, se dissolvent, que reste-t-il ? Une société dépourvue de repères, de valeurs communes, où règne le chaos, la désillusion.

Il est temps de nous arrêter un instant, de prendre conscience des conséquences de ce perpétuel mouvement. Il est temps de reconstruire nos frontières, de redéfinir nos valeurs, avant qu'il ne soit trop tard. Car si nous continuons sur cette voie, nous risquons de perdre notre identité, notre cohésion en tant que société.

Réaffirmons nos frontières, non pas pour diviser, mais pour nous protéger, pour préserver ce qui fait notre humanité. Car c'est en reconnaissant nos limites que nous pourrons construire un avenir solide, un avenir où chacun trouvera sa place, où chacun pourra s'épanouir.

La quête de changement, inhérente à tout Homme et instaurant la promesse bénéfique de dépasser nos limites, ne doit pas pour autant nous pousser vers une volonté incessante et futile de perdre et confondre notre identité.

La frontière deviendra alors le point de rencontre entre deux mondes, instaurant un équilibre profitable à tous.

**Joséphine Vialle**

# Plaidoyer pour l'abolition de la frontière entre la réalité et le rêve

## Acte 1

Procureur général – « L'accusé, bien qu'il puisse n'avoir eu aucune intention malveillante, est coupable mesdames et messieurs. Coupable d'avoir succombé aux ravages des rêves. Son inconscience n'excuse en rien la menace qu'il représente pour notre société, pour nos familles, pour notre avenir. Nous sommes réunis aujourd'hui pour discuter d'une proposition radicale, mais nécessaire pour garantir la survie de notre société. Je plaide ici en faveur de l'éradication totale du rêve et de la différence, car c'est là un cancer qui ronge les fondements mêmes de notre civilisation. Le rêve, cette frivolité de l'esprit, est un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre. Il détourne notre attention des réalités de la vie, nous plonge dans un monde d'illusions et de fantaisies qui nous éloigne de nos devoirs envers la société. Le rêve nous rend faibles, vulnérables, et nous empêche de nous concentrer sur les tâches essentielles à notre survie. Mais le rêve n'est pas la seule menace que nous devons affronter. Il y a une autre force, tout aussi insidieuse, qui ronge notre société de l'intérieur : la différence Mesdames et Messieurs les juges. »

Avocat – Monsieur le juge, vous ne pouvez pas laisser faire ceci, ce n'est plus un propos introductif mais un réquisitoire !

Juge – Assez Maître, sachez votre place et taisez-vous. Bien, la parole est de nouveau au parquet.

Procureur général – Merci Monsieur le juge. Je disais donc, la différence. La différence est un poison insidieux qui divise notre société en factions rivales. Nous avons vu les ravages de la diversité : les conflits ethniques, religieux, et sociaux qui déchirent nos communautés et nous plongent dans un chaos sans fin. En éliminant la différence, nous éliminons également la source de ces tensions et permettons à notre société de retrouver une unité perdue depuis

longtemps. En éradiquant le rêve et la différence, nous nous engageons sur la voie de la pureté et de la perfection. Nous créons un monde homogène, où chaque individu est un rouage interchangeable dans une machine bien huilée. Un monde où l'ordre et la discipline règnent en maîtres, où la conformité est la seule loi. Je sais que mes propos peuvent sembler choquants, mais parfois, pour sauver un corps malade, il faut savoir amputer les membres gangrenés. Je vous exhorte donc, Mesdames et Messieurs les juges, à considérer cette proposition avec toute la gravité qu'elle mérite. En éliminant le rêve et la différence, nous garantissons un avenir prospère et sécurisé pour nos enfants et pour les générations à venir. C'est là le prix à payer pour assurer la survie de notre société dans un monde impitoyable où seuls les plus forts survivent.

Juge – Bien Monsieur le procureur général, la place est à la défense !

Avocat – Bonjour à tous. Je tiens à rappeler que Monsieur Seguin, ici présent, est un homme sans histoire. Il n'a jamais fait de vague. Dans son dossier, pas la moindre trace d'une condamnation. De plus, son entourage pourra témoigner du flegme extrême de Monsieur Seguin, qui n'a jamais élevé un mot plus haut que l'autre, n'a jamais fait preuve de violence même face à des situations pourtant propices à l'abandon de soi. On peut ainsi évoquer le moment où sa femme l'a trompé. Non pas une, ni deux, mais trois fois mesdames et messieurs. Que s'est-il passé ? Monsieur Seguin a-t-il succombé à l'appel de la violence ? Eh bien non, Monsieur Seguin a pardonné. Nous pourrions aussi évoquer l'épisode où son patron a fait passer son contrat de travail de 35 à 66 heures. Là encore, Monsieur Seguin a accepté. Bref, cet homme n'a absolument rien de remarquable. Il en serait presque insipide pour reprendre les termes de son meilleur ami. Et pourtant il se retrouve aujourd'hui devant vous, jugé comme

le pire des parias. De quoi l'accuse-t-on ? D'avoir commis un crime, conspiré contre l'État ? Eh bien non ! Il a rêvé. Alors je vous en conjure, ne pouvons-nous pas laisser le sieur Seguin s'évader l'espace de quelques instants de son morne quotidien dans l'espace clos de son lit ? Le rêve est pourtant un droit sacré qui trouve sa protection dans le principe de la sphère privée, inscrit dans les lois sur la vie privée et la confidentialité. Ces lois interdisent toute intrusion arbitraire de l'État dans les affaires personnelles des individus, y compris dans le domaine de leurs pensées et de leurs rêves. Tout aussi important, le rêve peut être considéré comme une forme d'expression artistique, protégée par les lois sur le droit d'auteur et la liberté d'expression. De nombreux créateurs puisent leur inspiration dans leurs rêves pour produire des œuvres originales et significatives. C'est d'ailleurs le seul moment où même des individus aussi quelconques que Monsieur Seguin peuvent briller. Limiter le rêve reviendrait à restreindre de manière disproportionnée la créativité et l'innovation artistique, en contradiction avec l'esprit même de ces lois. Je vous invite donc à considérer sérieusement ces arguments en faveur du droit au rêve. Il ne s'agit ici pas uniquement du destin insignifiant de Monsieur Seguin, en protégeant ce droit fondamental, nous préservons les valeurs essentielles de notre système juridique et nous garantissons le respect des libertés individuelles dans notre société.

Avocat général – Soyons sérieux et n'insultons pas les lieux où nous nous trouvons. L'argument de la créativité semble légèrement suranné, pour ne pas dire désuet. Mesdames et messieurs, avons-nous besoin de créativité pour faire tourner les usines, pour consommer, pour être heureux. C'est là sous-entendre que la réalité n'est pas suffisante. Se complaire dans de telles illusions nuirait à des matières plus cruciales comme la morale ou le savoir. Tournons-nous plutôt vers de vrais idéaux comme les dogmes religieux ! Quant à la liberté de pensée, laissez-moi rire. Le rêve constitue assurément une violation des droits de propriété intellectuelle. Dans de nombreux cas, les idées, les images et les concepts présents dans les rêves peuvent être considérés comme des œuvres de l'esprit, et donc protégés par les lois sur le droit d'auteur. En permettant à chacun de rêver librement, nous risquons de compromettre les droits légitimes

des créateurs et des innovateurs. J'irais même plus loin : le rêve, en établissant une frontière entre l'individu et la société, s'apparente à du recel de pensée ce qui est contraire au principe de libre échange qui caractérise l'Union européenne à laquelle nous appartenons. En effet, même si les textes évoquent uniquement la libre circulation des biens, des services et des personnes, il ne fait pas l'ombre d'un doute que le législateur avisé a entendu y inclure la libre circulation de pensée que tout secret gardé compromettrait gravement ! Enfin, le principe de libre pensée doit ici être écarté, si l'on considère la spécificité du rêve, à savoir son impossibilité à être contrôlé ! Le rêve peut être utilisé comme moyen de manipulation ou de subversion politique. Les individus ou les groupes qui cherchent à renverser l'ordre établi peuvent exploiter les rêves pour propager des idées subversives ou pour inciter à l'insurrection. Au risque de sortir du droit, je rappellerai l'apport de Freud, ô combien éminent de la psychanalyse, qui nous alertait déjà sur les dangers de la perversion de l'esprit par l'immixtion d'émanations de notre moi profond puit des désirs les plus inavouables et pervers dans nos rêves qui représente dès lors un bien dangereux passage que nous ne saurions laisser ouvert. Puis-je poser une question à l'accusé Monsieur le juge ?

Juge – Accordé.

Avocat général – De quoi avez-vous rêvé Monsieur Seguin ? Pouvez-vous le dire devant cette salle ?

Monsieur Seguin – Heu, d'une marguerite...

Avocat général – Ah, une marguerite. Voyez, Monsieur le juge, cher public. C'est sans nul doute une référence à un chant si tristement connu figurant aujourd'hui dans l'index des œuvres interdites. Ô mon dieu, oserais-je le mentionner devant vous, il s'agit bien évidemment du chant *Bella ciao*, un dangereux chant de révolte italien incitant au chaos et à la haine !

Monsieur Seguin – Mais pas du tout...

Juge – Ah Monsieur Seguin, premier rappel à l'ordre ! Pas d'agitation, calmez-vous ! Vous pouvez reprendre.

Avocat – C'est vrai, un peu de sang-froid vieux. Je vous croyais plus résilient que ça.

Avocat général – Voyez quelles sombres passions peut agiter un rêve même chez un individu aussi quelconque, du moins d'apparence, que Monsieur Seguin. Assurément, le rêve contient toujours en germe la psychologie entière des névroses. Freud avait raison, en régulant le rêve, nous pourrions prévenir de telles menaces à la sécurité nationale et maintenir la stabilité politique de notre société. D'où il ressort que selon moi, l'interdiction de rêver doit être érigée en principe du droit constitutionnel qui doit prévaloir sur le principe de libre pensée en l'espèce.

Juge – Excellent, le moyen sur la créativité est rejeté. Tâchez d'être un peu plus sérieux dans vos arguments la prochaine fois Maître. Sur ces bonnes paroles, la séance est suspendue, nous nous retrouvons demain à 16 heures ! »

**Tanguy Viano**

## Donde los ricos abortan y los pobres sangran

Je m'appelle Anna Dupuis, j'ai vingt-deux ans.

Je suis étudiante à la Sorbonne en sciences politiques.

J'ai grandi à Paris mais je suis née en 2002 au Salvador, dans la ville d'Alegria.

À l'âge de 3 ans, j'ai été adoptée par une famille française.

J'ai été élevée par des parents aimants, tolérants, dans des valeurs de partage, de respect, avec une réelle conscience politique.

Ma mère était d'ailleurs une fervente militante du MLF, Mouvement de Libération des Femmes.

Aussi loin que je me souviens, mes parents ne m'ont jamais rien caché sur mes origines. Ils ont sans cesse cherché à ne pas rompre le lien avec mon histoire, mon pays natal.

Ce petit pays d'Amérique centrale, coincé entre le Honduras et le Guatemala, est connu pour ses spots de surf, ses montagnes, son café. Cependant, ces paysages idylliques ne doivent pas nous faire oublier sa législation, l'une des plus rétrogrades au monde.

En 1998, alors que je ne suis pas encore née, l'avortement est prohibé par une loi draconienne, en toutes circonstances. Toute grossesse devra être menée à son terme : le fœtus, une fois conçu est prioritaire. Il prévaut, et ce même en cas de danger vital pour la mère qui le porte.

« ABORTAR es MATAR », avorter c'est tuer : telle est la doctrine de la politique du pays, influencée par l'Église catholique.

Le droit à l'avortement, est au XXI<sup>e</sup> siècle, encore confronté à cette frontière inébranlable, cette barrière à l'universalisme des droits des femmes.

Au Salvador, la loi impose aux médecins, lorsque la police n'est pas là, de dénoncer les femmes qui ont eu recours à un avortement clandestin ou qui font une fausse couche. C'est à eux qu'incombe la lourde responsabilité de « livrer ces femmes à la justice plutôt que de les soigner ».

De les livrer à la justice. Mais quelle justice ?

Une justice arbitraire, illégitime, répressive, discriminatoire. Une justice immorale, construite autour d'injustices. Une justice profondément dénuée de sens et d'humanité.

Le drame est encore plus marqué lorsqu'on est issu de la pauvreté, qu'on fait partie de ces invisibles, ces oubliés. Ceux qui subissent sans être vus, entendus, écoutés, regardés.

Car si la loi est la même pour toutes ces femmes, tandis que certaines ont les moyens matériels d'avorter dans un pays plus tolérant, les plus démunies, elles, en meurent. Sept mots résument cet état de fait, profondément inégalitaire : « les riches avortent et les pauvres saignent ».

Ces femmes jeunes, pauvres et isolées n'ont pour la plupart aucun accès à la contraception, ni même aux soins.

Ces femmes entravées par des habitudes sociétales, culturelles et religieuses qui les cantonnent et les restreignent aux rôles d'épouses et de mères, ce deuxième sexe dont la seule fonction est de procréer.

Ces femmes opprimées, qu'on juge indignes, incapables à décider pour elles-mêmes.

Alors je vous pose la question : comment un régime politique qui s'auto-proclame démocratique peut-il adopter une loi inique qui interdit aux femmes de disposer de leur corps et de leur vie ?

N'oublions pas ces femmes, réduites à leur ventre, qu'on laisse croupir dans ces geôles salvadoriennes dont l'unique crime a été d'être incapable de donner naissance à un enfant viable.

N'oublions pas toutes ces femmes, regroupées et encerclées entre les quatre murs d'une prison insalubre, détenues dans des conditions épouvantables.

N'oublions pas que leur discrimination à toutes réside dans le simple fait d'être nées femmes dans un pays où elles n'ont aucun droit.

N'oublions pas que la frontière, invisible mais pourtant réelle, perpétue les injustices et les sépare d'autres pays où les femmes sont respectées et considérées.

N'oublions jamais toutes ces femmes qu'on tue parce qu'elles n'ont pas pu donner la vie.

Ma mère biologique, Maria Fernandez Perrera, petite paysanne d'Alegria en était l'archétype. Elle est décédée deux ans après ma naissance, des suites d'une fausse couche, des suites d'une forte hémorragie. Aucun soin médical ou obstétrical ne lui a été prodigué. À la place, jetée en prison comme la pire des criminelles.

Pour toutes les Maria, ne les oublions pas. Je pleure, je ne l'oublie pas.

Mes yeux baignés de larmes s'ouvrent à nouveau. Plus que jamais je sais à quel point je suis chanceuse de grandir et d'évoluer dans ce pays qui a placé dans sa Constitution la liberté de disposer de mon corps comme je le désire.

**Louna Zych-Minkine**



Cofinancé par  
l'Union européenne



UNIVERSITÉ  
CAEN  
NORMANDIE



UFR de Droit, AES et  
Administration Publique



INSTITUT  
CAENNAIS  
DE RECHERCHE  
JURIDIQUE



Le projet Jean Monnet (MAUE) a été financé avec le soutien de la Commission européenne.  
Cette publication (communication) n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable  
de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.

